

**UNIVERSITE DE NANTES**  
**FACULTE DE PHARMACIE**

---

**ANNEE 2010**

**N° 52**

**THESE**  
**POUR LE**  
**DIPLOME D'ETAT**  
**DE DOCTEUR EN PHARMACIE**  
**PAR**

**MARIE-LAURE POUVREAU**

---

*Présentée et soutenue publiquement le 7 octobre 2010*

**DE LA PHENICIE AU LIBAN,**  
**HISTOIRE DE LA MEDECINE**  
**ET UTILISATION DES PLANTES**

**Président :** M. Christian MERLE, Professeur de Pharmacie Galénique

**Membres du jury :**

M. Olivier GROVEL, Maître de Conférence de Pharmacognosie

M. Hamzé JEZZINE, Docteur en Pharmacie

# TABLE DES MATIERES

1	INTRODUCTION – UN PEU D’HISTOIRE .....	4
2	QUI SONT LES MEDECINS PHENICIENS ? .....	6
2.1	La littérature médicale et pharmaceutique.....	6
2.1.1	L’élaboration d’une terminologie scientifique .....	6
2.1.2	L’islamisation de certaines notions grecques .....	6
2.1.3	Quelques médecins auteurs d’ouvrages décisifs .....	7
2.2	Les Dieux et la Maladie .....	13
2.2.1	La réconciliation avec le dieu.....	14
2.2.2	L’expulsion du démon.....	21
2.2.3	La guérison .....	23
2.3	L’exorciste ou le clinicien ?.....	24
2.3.1.1	L’astrologie .....	29
2.4	La médecine des praticiens non diplômés .....	29
2.5	Les premiers médecins diplômés.....	32
3	COMMENT SE SOIGNAIENT LES PHENICIENS ? .....	41
3.1	Les principales drogues .....	41
3.1.1	L’Ail ( <i>Alium sativum</i> ) .....	41
3.1.2	L’Absinthe ( <i>Artemisia absinthium</i> ) .....	43
3.1.3	L’Aloès ( <i>Aloe barbadensis</i> ) .....	43
3.1.4	L’Anis ( <i>Pimpinella anisum</i> ).....	44
3.1.5	L’Anacarde ou Noix de Cajou ( <i>Anacardium occidentale</i> ) .....	44
3.1.6	Le Cèdre ( <i>Cedrus libani</i> ) .....	45
3.1.7	Fenouil ( <i>Foeniculum vulgare</i> ).....	45
3.1.8	Le Benjoin ( <i>Styrax officinalis</i> ).....	46
3.1.9	Le Chanvre Indien ( <i>Cannabis indica</i> ).....	46
3.1.10	Eau de Roses ( <i>Rosa damascena</i> ) .....	47
3.1.11	Le Figuier ( <i>Ficus carica</i> ) .....	47
3.1.12	Les Fleurs de Pavot ( <i>Papaver somniferum</i> ) .....	47
3.1.13	Gomme Arabique .....	48
3.1.14	La Jusquiame ( <i>Hyosciamus niger</i> ) .....	48
3.1.15	La Myrrhe ( <i>Commiphora myrrha = C. molmol</i> ).....	48
3.1.16	L’Oignon ( <i>Alium cepa</i> ).....	49
3.1.17	Le Pin ( <i>Pinus sylvestris</i> ).....	49
3.1.18	La Rue ( <i>Ruta graveolens</i> ).....	50
3.1.19	La Thériaque .....	50
3.1.20	Les Minéraux.....	50
3.2	Les maladies courantes .....	51
3.2.1	Maladies digestives .....	51

3.2.1.1	La diarrhée .....	51
3.2.1.2	Les parasites intestinaux .....	51
3.2.1.3	L'occlusion intestinale .....	52
3.2.2	Maladies infectieuses (virales, bactériennes, parasitaires).....	52
3.2.2.1	La coqueluche .....	52
3.2.2.2	La rougeole .....	53
3.2.2.3	La diphtérie .....	53
3.2.2.4	La gale.....	53
3.2.2.5	La fièvre typhoïde .....	53
3.2.2.6	La dysenterie .....	54
3.2.2.7	La lèpre .....	54
3.2.2.8	La tuberculose .....	55
3.2.2.9	Les maladies vénériennes .....	57
3.2.2.10	La peste .....	58
3.2.2.11	La variole .....	61
3.2.3	Maladies de la sphère ORL .....	64
3.2.3.1	L'ophtalmologie.....	64
3.2.3.2	Les aphonies.....	64
3.2.4	Maladies organiques.....	64
3.2.4.1	Maladies cardiaques.....	64
3.2.4.2	Pleurésies .....	65
3.2.4.3	Maladies rénales.....	65
3.2.4.4	Maladies hépatiques.....	65
3.2.5	Maladies neurologiques.....	66
3.2.5.1	L'épilepsie.....	66
3.2.5.2	Les névralgies sciatiques.....	67
3.2.5.3	Les hémiplésies .....	67
3.2.5.4	Les céphalées .....	68
3.2.6	La fièvre .....	68
3.2.7	L'Obstétrique .....	69
3.2.7.1	Comment connaître le sexe de l'enfant avant sa naissance ?.....	71
3.2.7.2	Quelques remèdes... ..	71
3.2.8	La Chirurgie .....	72
3.2.9	L'Art dentaire.....	73
3.2.9.1	Conclusion .....	73
4	LE SYSTEME MEDICAL AU XIXe SIECLE .....	75
4.1	Les Hôpitaux.....	75
4.2	Les Pharmacies .....	76
4.3	Les Dentistes.....	76
4.4	Les Médecins .....	77
4.5	L'Hygiène.....	78
4.5.1.1	Le régime alimentaire .....	78
5	CONCLUSION.....	80

	L'influence de la Médecine Arabe sur l'Occident .....	80
6	Bibliographie.....	83
7	Annexes.....	85
	Annexe 1 .....	85
	Annexe 2 .....	86
	Annexe 3 .....	87
	Annexe 4 : .....	88

# 1 INTRODUCTION – UN PEU D’HISTOIRE

Au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, la Phénicie (Figure N° 1) était une bande de littoral méditerranéen allant depuis St Jean d'Acre au Sud jusqu'à la frontière actuelle syro turque au Nord. Rouad, Byblos, Beyrouth, Sidon et Tyr jalonnant la côte, étaient des villes par où transitaient un commerce florissant et des armées d'invasion. Voilà la Phénicie devenue lieu de passage ou d'échanges, théâtre d'alliances ou de guerres.



Figure 1 : Carte de la Phénicie. (1)

La Phénicie ne pourra pas s'empêcher de se laisser imprégner par les coutumes, les cultures, les religions des peuples qui transitent, qui s'installent ou qui sont visités par ses marins.

La Mésopotamie (Figure N° 2) est en effet une terre de rencontre. Ses deux peuples fondateurs principaux sont les Sumériens au sud, inventeurs de l'écriture cunéiforme, et les Akkadiens, d'origine sémitique, installés au nord de la Basse-Mésopotamie. Une succession d'ethnies vont ensuite affluer vers le pays entre les deux fleuves. Les Hurrites, venus d'Asie au IIIe millénaire, développent l'usage de la charrue et la fabrication du verre. Vers -2000 arrivent les Amorrites, partis de Syrie méridionale, qui contribueront au développement et à

l'administration de Babylone. Au II<sup>e</sup> millénaire c'est au tour des Hittites, d'origine indo-européenne, et des araméens, tribus sémites. Les Cassites originaires du Zagros en Iran répandront la pratique du cheval à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Au XIII-XII<sup>e</sup> siècle, les Elamites se déploient sur le plateau iranien, en marge de la civilisation mésopotamienne. Au IX<sup>e</sup> siècle, les Chaldéens, réputés pour leur connaissance en astronomie, fonderont l'empire néo-babylonien. Plus tard à partir du VI<sup>e</sup> siècle, les Perses seront à l'origine du premier empire moderne (2).



*Figure 2 : La Mésopotamie. Les différents peuples fondateurs. (3)*

Ainsi, la Médecine en Phénicie, ne peut être envisagée que comme un amalgame entre une part phénicienne originale et des apports extérieurs (assyriens, babyloniens, égyptiens, hébraïques et grecs). Ceci se reflètera aussi bien dans la conception même de la maladie que dans les étapes et les modalités du traitement. Les répercussions d'une Médecine bien structurée chez les voisins, aboutiront avec le temps à diminuer la part de la religion au profit d'une approche laïque dans la pratique de l'Art Médical. Chaque civilisation, chaque époque ayant ses doses de rationnel et d'irrationnel.

## 2 QUI SONT LES MEDECINS PHENICIENS ?

### 2.1 *La littérature médicale et pharmaceutique*

L'abondante littérature médicale des Grecs donna aux Arabes une très forte impulsion et les mit en position d'aborder la maladie sur de nouvelles bases, mais on ne doit pas oublier qu'il s'agissait principalement d'une connaissance livresque. Quand des cultures se rencontrent, une grande activité de traduction se crée. Il y a la réception puis l'assimilation de ces ouvrages (4). Les premières traductions de ces ouvrages datèrent du IXe siècle.

#### 2.1.1 **L'élaboration d'une terminologie scientifique**

Ceux qui eurent la charge de traduire en arabe les ouvrages médicaux grecs, syriaques et iraniens furent confrontés au travail de création d'une terminologie technique arabe pour les nouveaux concepts et les nouveaux sujets. Agissant ainsi, ils ont suivi trois méthodes : ils ont soit repris telles quelles les expressions grecques, syriaques ou iraniennes en tant que termes étrangers, soit arabisé les mots étrangers grâce à des transpositions, soit utilisé d'anciens termes arabes dans un sens restreint du point de vue de la terminologie. Le grec *synokhos* (*pyretos*), « fièvre non intermittente », est transcrit par *sûnûkhus* par exemple. L'expression *lêthargos*, la « léthargie » est transcrite *lîtharghus*. Les transpositions sont plus courantes. *Karkinos*, « cancer », est devenu *saratân* ; *alôpekia*, « maladie du renard », et *ophiasis*, « maladie du serpent » (toutes deux indiquant la perte de cheveux) sont devenues *dâ' al-tha'lab* et *dâ' al-bayya*.

Pour ajouter à la confusion les médecins, eux-mêmes avaient chacun leur propre opinion. Un même mot pouvait désigner plusieurs pathologies totalement différentes dues bien sûr à des étiologies différentes. Il n'était par conséquent pas facile pour des étudiants en médecine arabe de s'y retrouver dans le dédale d'une terminologie très variée.

#### 2.1.2 **L'islamisation de certaines notions grecques**

Un problème supplémentaire était lié à l'intégration de la médecine gréco-hellénistique par les Arabes : la médecine grecque qui avait pris sa source dans la sphère de la religion grecque devait maintenant s'harmoniser avec la religion islamique qui ne connaissait aucune divinité mythologique, mais seulement le Dieu Unique. Asclépios était le dieu de la guérison

et les Asclépieions étaient à la fois des lieux de culte et de soin. Alors que, dans les grandes lignes de l'histoire de la médecine, Asclépios jouait le rôle d'un dieu chez les Grecs, chez les musulmans il était seulement honoré comme celui qui avait découvert et créé la médecine. En d'autres termes, il fut sorti du mythe et placé dans l'histoire, cette dernière eu donc une chronologie fantaisiste. L'entrée d'Asclépios dans l'histoire signifiait, lors de la traduction du serment d'Hippocrate, qu'il était le seul des dieux et déesses grecs mentionnés à pouvoir être toléré et à survivre. Le serment grec commence par les mots : « Je jure par Apollon médecin, par Asclépios, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin, que je remplirai, selon ma capacité et mon jugement, ce serment et cet engagement ». En arabe, cela donne : « Je jure par Dieu, Maître de la vie et de la mort, qui donne la santé, qui crée la guérison et toute thérapie, je jure par Asclépios, je jure par les saints de Dieu, qu'ils soient hommes ou femmes, tous ensemble, et j'en appelle entièrement à eux comme témoins que je respecterai ce serment et ce contrat ». D'autres mentions de dieux et demi-dieux furent simplement transformées. Nous le verrons dans le deuxième point sur les Dieux et la Maladie, notamment avec le dieu-guérisseur Echmoun.

Selon Galien, le mélancolique pense qu'Atlas soutient les cieux mais qu'il se fatigue sous le poids et que les cieux peuvent alors s'effondrer. Dans les écrits d'Isâq ibn 'Imrân sur la mélancolie, Dieu soutient les cieux, mais cela rend l'exemple absurde ou blasphématoire car une faiblesse de Dieu est inconciliable avec le dogme de sa toute-puissance.

Certains problèmes surgirent aussi de la Loi islamique. On recommandait chez les Grecs d'asperger une hernie ombilicale chez le nourrisson avec la cendre des os d'un porc. Mais, le porc étant interdit aux musulmans, Ibn al-Jazzâr écrit dans son ouvrage de « pédiatrie » que l'on doit prendre les cendres du tendon d'Achille d'un veau. Rufus avait écrit un livre sur les utilisations diététiques du vin, dans lequel il conseillait même de donner du vin aux jeunes enfants. Mais le vin est également interdit en islam et le livre n'aurait donc pas dû être traduit du tout. Cela en dit long sur l'esprit libéral et réaliste de l'époque. Il fut malgré tout traduit en arabe et cité par al-Râzî, un médecin, (vers 1000).

### **2.1.3 Quelques médecins auteurs d'ouvrages décisifs**

Vers la fin du XI<sup>ème</sup> siècle, les médecins arabes avaient reçu des influences de quatre côtés : des Grecs, des Syriaques, des Iraniens et des Indiens. L'élément le plus important à la fois par sa portée et son contenu dans ce processus de transmission était la médecine grecque. Cette dernière enseignait la physiologie humaine selon quatre qualités primaires et quatre

humeurs qui leur étaient reliées, ainsi que l'équilibre du tempérament qui est signe de santé. Ils plaçaient les pouvoirs mentaux dans les organes particuliers : l'intelligence dans le cerveau, l'avidité dans les reins, la colère dans le foie, le courage dans le cœur, la peur dans les poumons, le rire dans la rate, la tristesse et la joie dans le visage. On pensait que l'homme était composé de 360 éléments. Ces informations auraient été trouvées dans l'Ancien Testament. La médecine de l'époque impériale, représentée par Rufus, Galien et Arétée de Cappadoce, introduit une renaissance de l'hippocratisme, mais inclut également les découvertes et les idées de la médecine hellénistique. A travers la reconnaissance universelle de Galien qui voyait en Hippocrate son modèle et plus généralement le fondateur de la médecine scientifique, la pathologie humorale remporte la victoire. La médecine byzantine consolida le galénisme.

Pendant l'époque médiévale, la médecine s'est bien développée en Espagne musulmane. Elle a été dominée par quatre grands noms nés à Cordoue : Abu Walid Mohamed Ibn Rushd (1126-1198), Abu al-qasim Al-Zahrawi (912-961), Mussa Ibn Maimoun (1135-1198) et Abu Daoud Ibn Juljul (943-987). Deux autres grands médecins devaient être ajoutés à cette liste : Ibn Zohr de Séville (1091–1162) et Ibn Al Baitar de Malaga (1190- 1248). Le XIIe siècle était le siècle des Lumières en Andalousie et au Maghreb (5). Avec l'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1455, les traités médicaux d'Avenzoar, de Razhès et d'Avicenne furent imprimés et largement diffusés dans toute l'Europe.

**Qâsim Khalaf ibn al-'Abbâs al-Zahrâwî** travaillait comme à Cordoue sous le règne du calife 'Abd al-Rahmân III (912-961). De son grand ouvrage, le Kitâb al-Tatrîf la trentième partie, consacrée à la chirurgie, est devenue particulièrement célèbre. Alors que, dans d'autres ouvrages médicaux arabes, la chirurgie était traitée plus ou moins comme le parent pauvre, elle est ici présentée de manière très documentée et détaillée.

Il y explique la raison pour laquelle il estimait qu'il n'y avait pas de chirurgien habile de son temps : « l'art de la médecine est long et il est nécessaire pour son représentant, avant de l'exercer, d'avoir étudié l'anatomie telle que Galien l'a décrite ; il doit ainsi connaître complètement les emplois, les formes et la nature des membres, également la façon dont ils sont joints et dont ils peuvent être séparés ; il doit aussi connaître parfaitement les os, les tendons et les muscles, leur nombre et leurs fixations, ainsi que les vaisseaux sanguins, à la fois artères et veines, et la manière dont ils sont reliés ».

En conséquence, la chirurgie qui avait jusqu'alors été laissée aux barbiers et poseurs de ventouses fut complètement intégrée à la médecine scientifique grâce à Abû l-Qâsim.

**Abu Walid Mohamed Ibn Rushd** (Cordoue 1126 – Marrakech 1198) (6), fut un grand philosophe, mais également un médecin de grande renommée. Il était issu d'une illustre famille de savants très respectés. Il avait étudié la médecine chez Abu Jâafar Ibn Haroun Ettarjali qui était médecin ophtalmologue et avait également fait l'école chez Abu Marwan Al-Belnasi. Ibn Rushd était le disciple et le digne successeur d'Ibn Tufail (1107-1185), vizir et célèbre médecin de l'époque. C'est lui qui l'introduisit auprès du commanditaire des croyants, le calife des Almohades à Marrakech, Abu Yacoub Yusuf. En 1182 Ibn Rushd fut appelé par ce même calife à Marrakech pour servir comme médecin de la cour, et il exerça ce travail jusqu'à l'année 1184 quand Yacoub Al Mansour succéda à son père Abu Yacoub.

Ibn Rushd était réputé pour ses commentaires philosophiques d'Aristote. On l'appelait en Europe médiévale le Commentateur. Son influence sur le monde occidental, en Europe pendant la Renaissance, fut plus importante que celle sur le monde arabo-islamique. Ibn Rushd était un rationaliste avant l'heure, il avait essayé de définir la religion et la raison dans la complémentarité pour accéder à la vérité. Pour lui les doctrines de la religion pourraient être en harmonie avec les données de la science et de la philosophie. S'agissant de la médecine, il fut plutôt un grand théoricien. Son encyclopédie (Kitab Al Kulliyat fi-i-tibb) Œuvres complètes ou généralités en médecine que le monde occidental et chrétien latinisera en Colliget était largement utilisée et enseignée dans les universités occidentales européennes. Ibn Rushd avait écrit d'autres ouvrages : le livre des éléments, celui des tempéraments, des facultés naturelles, des fièvres, des causes et symptômes, de la thériaque, de la conservation de la santé et de l'art de la guérison. Il est connu pour ses travaux sur l'alimentation, l'hygiène et la toxicologie.

Ibn Rushd fut également le disciple du grand clinicien AbuMarwan Ibn Zohr de Séville (1091 – 1162) qui, à la demande d'AbuWalid, écrivit le Kitab al-Taysir. Ce livre des Particularités est un écrit de simplification de la thérapeutique et de la diététique médicale. C'est un vaste travail de théorisation où sont traitées la physiologie, la séméiologie, la matière médicale et l'hygiène. Il fut traduit en hébreu et en latin et influença profondément la médecine européenne plus tard. Ibn Rushd fut le 1er médecin à reconnaître qu'une atteinte par une maladie contagieuse « la variole » confère une immunité au corps humain atteint contre la même maladie. C'est en effet le principe de la vaccination qui est décrit pour la première fois.

A côté de ses écrits en médecine, et outre les œuvres de philosophie, Ibn Rushd publia des traités de psychologie, de physique, d'astronomie et de droit.

**Abû Merwane Abdel-Malek Ibn Zohr (Avenzoar)** (Séville 1101 – 1161) issu d'une famille médicale authentiquement arabe, Ibn Zohr est le plus grand clinicien du Maghreb. Le livre le plus célèbre qu'il ait écrit est le livre de la simplification des traitements et des régimes. Il est aussi appelé « Les Particularités Médicales ». Il contient deux volumes concernant la clinique médicale scientifique appuyée par les expériences d'Ibn Zohr dans la pratique médicale et concernant ses apports en médecine et en chirurgie. Ce livre a été traduit en hébreu puis en latin par Farragut et Jean de Capoue.

Ibn Zohr fut l'un des plus grands cliniciens et parasitologues du Moyen-âge. Il a décrit le parasite de la gale : « Les syrons, disait Avenzoar, nommés en arabe « assoab » sont des petits poux qui rampent sous la peau des mains, des cuisses et des pieds, qui en sortent vivants quand on écorche la peau et qui sont si petits que l'œil peut à peine les apercevoir. » Il fut aussi l'un des précurseurs de la médecine expérimentale. Il expérimenta la trachéotomie sur la chèvre.

A la différence d'autres médecins du Moyen-âge, il donna beaucoup d'importance à l'observation et à l'expérience qu'il considérait comme les meilleures bases de la pratique médicale. Ibn Zohr insistait énormément sur l'examen clinique préalable du patient avant la prescription d'un traitement médical approprié. Il était spécialiste des maladies digestives et c'est lui qui a décrit la première observation détaillée du cancer du colon survenu chez un sujet amaigri qui avait évacué une tumeur de la taille d'une pomme dans les selles. Il conseillait déjà de recourir à l'alimentation par sonde œsophagienne chez les malades dénutris. Il s'est intéressé par ailleurs aux maladies pulmonaires, à la tuberculose ou encore aux épanchements péricardiques et abcès du péricarde.

Avec l'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1455, les traités médicaux d'Avenzoar, de Razhès et d'Avicenne sont imprimés et largement diffusés dans toute l'Europe.

**Diyâ' al-dîn 'Abd Allâh ibn Ahmad**, connu comme **Ibn alBaytar**, était né à Malaga vers la fin du XIIe siècle. Vers 1220, il partit pour l'Orient et, après avoir voyagé en Afrique du Nord, en Asie Mineure et en Syrie, il s'installa en Egypte où le sultan alKâmil Muhammad (1218-1238) lui conféra le titre de « chef des botanistes ». Il mourut à Damas en 1248. Ibn al-Baytar écrivit plusieurs ouvrages de Matière Médicale, dont le *Kitab al-Jâmi' li-mufradât al-*

*adwiya wa-l-aghdiyya*, un ouvrage gigantesque et portant sur les remèdes et les aliments. Il ne s'agit cependant que d'un recueil d'extraits, d'une compilation à partir de plus de deux cents sources différentes. Le texte entier de Dioscoride y a par exemple été repris.

**Ibn Sina dit Avicenne** (980-1037). Sa renommée comme médecin repose principalement sur le *Qânûn* (7). Il voulut y intégrer les connaissances qu'il avait acquises dans l'exercice de son art, mais les papiers sur lesquels il les avait notées furent perdus. Cependant, le *Qânûn* est un ouvrage gigantesque qui comprend cinq livres, subdivisés en sujets, résumés et sections. Le premier livre en constitue la partie générale (physiologie, étiologie, symptomatologie et principes de thérapie). Dans le deuxième livre sont présentés les simples provenant des trois règnes de la nature, leur force, leurs effets et leurs emplois étant exactement décrits. Le troisième livre est consacré à la pathologie spécialisée. Comme d'habitude les maladies sont énumérées dans l'ordre où elles se situent dans le corps. Les maladies qui impliquent tout par exemple la fièvre, les ulcères, les fractures et les empoisonnements sont traitées dans le quatrième livre. Enfin, le cinquième livre traite de la pharmacie. C'est le livre de l'apothicaire dans lequel on apprend à préparer les drogues.

Le *Qânûn* a joui de la plus haute estime à la fois en Orient et en Occident. La multitude de manuscrits conservés aujourd'hui encore le prouve. Environ un siècle après la mort d'Avicenne, Gérard de Crémone traduisit le *Qânûn* en latin. Toutefois, quelle qu'ait été l'influence de ce livre, son importance réelle tient au fait qu'il systématise et présente de façon complète la science médicale de l'époque. On n'y trouve aucune expérience personnelle de l'auteur, ni aucune idée nouvelle.

Les noms mentionnés ici ne correspondent qu'à une sélection restreinte parmi les dizaines de médecins célèbres ou d'écrivains médicaux prolifiques que le Moyen Age islamique a produits.

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait guère s'attendre à de nouvelles découvertes ni à une nouvelle réflexion systématique de la part des médecins médiévaux. Ils reproduisaient fondamentalement les enseignements des anciens et la plupart de leurs ouvrages et traités ne sont que des compilations dont le contenu devint de plus en plus superficiel au fur et à mesure que le temps passait. Naturellement, on ne doit pas seulement juger la position de la médecine dans les pays islamiques d'après les écrits des médecins. En fait, on ne rencontrait de médecins que dans les grandes villes et la plupart des praticiens célèbres étaient soit les

médecins particuliers des sultans, soit des professeurs qui avaient les uns et les autres atteint un haut niveau culturel. La population pauvre des villes et celle des campagnes étaient pratiquement dépourvues de toute aide médicale et, si quelqu'un leur en proposait, il s'agissait d'un charlatan ou d'un médecin très ignorant.

Il ne faudrait toutefois pas supposer qu'à l'époque la médecine européenne était supérieure en théorie à la médecine arabe. La tradition arabe dominait encore la médecine en Europe comme le montrent les nombreuses éditions d'Avicenne imprimées aux XV et XVI<sup>e</sup> siècles. Il se trouve que certains souverains ne disposaient pas à l'époque de médecin, ce qui est typique de la période et montre le changement scientifique s'opérant alors entre l'Orient et l'Occident.

L'influence de l'Europe sur la médecine islamique se fait fortement sentir au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans de nouveaux ouvrages, de « nouvelles » maladies inconnues à l'époque classique sont décrites, telles la chlorose, la syphilis, le scorbut, mais également un système entièrement nouveau, à savoir la « médecine chimique de Paracelse ». On s'appuie alors sur le Paramirum de Paracelse. Il développe une pathologie non pas à partir de la théorie des humeurs de Galien, mais à partir des trois substances fondamentales, le sel, le mercure et le soufre. Il enseigne une thérapie utilisant la pierre philosophale, le remède universel.

Les connaissances anatomiques des arabes étaient peut-être réduites. Néanmoins, les organes internes les plus importants : le foie, le cœur, la rate, l'estomac et les intestins, sont fréquemment mentionnés dans la poésie arabe ancienne et les arabes possédaient quelques notions quant à la fonction de ces organes. La faim et la soif étaient localisées dans le foie, mais le foie était avant tout le siège des sentiments et des passions. « Si un homme est plein de colère et de haine, son foie sera noir, s'il est bien disposé et charitable, son foie est blanc ».

On soutenait fréquemment qu'un homme atteint de la rage pouvait être guéri s'il buvait le sang de rois ou de princes. Ce trait est un parallèle intéressant avec les conceptions de la médecine populaire d'autres nations où le sang, particulièrement le sang d'un criminel décapité, était considéré comme un remède. Les soins des malades étaient confiés aux femmes qui appliquaient elles-mêmes les traitements et, pour se faire, se réfugiaient dans des incantations magiques.

## 2.2 *Les Dieux et la Maladie*

Dans une société où le destin des hommes repose tout entier dans les mains des puissances surnaturelles, la maladie, comme tout malheur en général, est perçue comme une manifestation des dieux et des démons (4) (8). L'état de santé était le fruit d'un accord harmonieux avec les dieux, et la maladie considérée comme un châtement divin pour un péché dont le malade n'est pas nécessairement conscient. En effet, les occasions du péché sont innombrables, pas seulement les infractions à la loi morale mais aussi toutes les causes possibles d'impureté physique : marcher dans une eau qu'on avait renversée, mettre le pied dans de l'eau sale, regarder avec insistance l'eau destinée au lavage des mains, toucher une femme qui a les mains malpropres... ainsi que les infractions volontaires (mensonge, adultère, meurtre, vol...) ou involontaires (comme marcher sur le crachat d'une personne impure). Tout fautif se voit soit abandonné par son dieu personnel et livré sans défense à l'attaque des démons qui font alors irruption dans son corps, soit, le plus souvent, livré par la divinité aux démons. Il est souvent dit qu'ils ont « touché », « saisi », « frappé » ou « atteint » la personne malade. Le malade est « possédé ! » Et quand les forces supérieures ne déclenchent pas elles-mêmes une affection, elles ne font rien pour l'empêcher. Enfin la maladie peut être causée par les maléfices d'un sorcier comme les « noueurs de nœuds ». Cela n'empêchait que les Mésopotamiens soient par ailleurs parfaitement conscients de la causalité d'une jambe cassée ou d'un coup de froid par exemple.

Le premier souci en présence d'un malade sera d'**établir la nature du démon-maladie** et sa force de pénétration. Cette approche assurant un diagnostic et un pronostic. Mais le plus souvent la cause demeure obscure et il faut se mettre à sa recherche. Pour cela le malade procédera à une confession au cours de laquelle il passera en revue les innombrables péchés possibles, en les citant avec l'aide d'un guérisseur : la liste était longue et il fallait que la faute soit nommée, la répétition des paroles renforçant leur efficacité. Cela doit suffire puisque nommer une chose, c'est la connaître, et donc avoir prise sur elle : « Il interroge et cite, il interroge ; il interroge le lit, la chaise, l'assiette, il interroge en allumant le réchaud, il interroge la torche, les animaux domestiques et les animaux sauvages, le fleuve, le bateau, il interroge les dieux du ciel et les sanctuaires de la terre... »

De la même façon qu'il a énuméré tous les péchés pour que celui qui a été commis soit compris dans la liste, le malade doit énumérer aussi toutes les sortes de démons (Figure N° 3) qui ont pu le frapper afin que ce démon se sache reconnu.



*Figure N° 3 : Le démon Pazuzu, monstre allié au corps d'homme et à la tête de lion cornu, est le roi des vents, responsable d'épidémies. Il est aussi invoqué pour éloigner d'autres démons, -VIIe siècle (3).*

Cette conception assyro babylonienne du « péché fait inconsciemment » sera remplacée par la conception hébraïque qui affirme que Dieu seul peut punir pour le péché commis. Grâce à la consultation des tablettes (de Nippur) où sont consignés les symptômes de tel ou tel démon, grâce à la recherche du péché du malade et à la récitation des fautes possibles, le médecin déterminera la nature de la maladie et son degré de curabilité. **Le traitement de l'état pathologique comportera trois étapes** : la réconciliation avec le dieu irrité, l'expulsion du démon, et une fois la paix intérieure obtenue, l'utilisation de médicaments pour consolider la guérison.

### **2.2.1 La réconciliation avec le dieu**

Pour se réconcilier avec le dieu irrité, la prière reste la meilleure approche. Mais qui prier ? Dans le panthéon phénicien, les divinités sont nombreuses, plus ou moins spécifiques à chaque ville et nanties parfois de pouvoirs particuliers.

On adore « **EL** », nom par lequel tous les sémites désignaient la divinité. A **Ougarit**, il s'agissait en particulier d'un dieu sage et âgé complété par son fils **Baal**, dieu jeune et actif.

Les Baal sont nombreux, Baal étant un nom commun signifiant « Maître » et à qui on peut donner des qualificatifs ou des fonctions particulières. Il y a Baal-Shamim ou Maître du Ciel, Baal-Addir ou Maître Puissant, Baal-Malagé de Tyr ou Maître des marins, Baal-Zeboub ou Maître capable d'éloigner les mouches.

Bien que son nom ne soit cité dans aucune inscription phénicienne, la plupart des auteurs grecs considéraient **Adôn** comme le dieu de **Byblos**. A **Tyr**, le dieu **Melqart** avait son temple. Son nom sera retrouvé plus tard dans le Traité entre Esarhaddon et le roi de Tyr. C'est dans son temple qu'Alexandre avait prétexté vouloir faire un sacrifice pour pouvoir rentrer et prendre Tyr par surprise.

De nombreuses déesses protégeaient les villes. **BaalatByblos**, la Dame de Byblos, **Astarté**, qui fit verser le sage Salomon dans l'idolâtrie l'amenant à lui construire un temple en face de Jérusalem. Il y avait aussi **Rashaph**, le dieu de la foudre, **Dagan** le dieu du blé et **Sydyq** le dieu de la Justice.

On devine que tous ces dieux avaient une équivalence dans les panthéons sumériens, assyro-babyloniens, égyptiens ou grecs. Les différentes déesses, les **Baalat**, sont les équivalentes de l'**Inana** des sumériens, Reine du Ciel et déesse de la Guerre et de l'Amour, de l'**Ishtar** des babyloniens, déesse du Ciel et protectrice des villes, de l'**Isis** des égyptiens, sœur-épouse d'Osiris, de l'**Astarté** des grecs, déesse de l'Amour et de la Fécondité (9), (10).

Dans cette multitude de dieux si souvent partagés, il y en avait un, purement et spécifiquement phénicien. Il semble qu'il n'ait été ni importé ni adapté. C'est **Echmoun**, le dieu-guérisseur dont le nom apparaît pour la première fois, d'une façon certaine, au VIIe siècle avant J-C. Cependant certaines indications laisseraient penser que le culte de ce dieu-guérisseur remonterait à bien avant, c'est à dire à l'époque ougaritique (1380-1180 av. J-C.) où le nom d'Echmoun est mentionné sur des inscriptions retrouvées près des sources d'Amrit (au sud de Tartous), agglomération relevant de l'île de Rouad (11).

A cette époque ougaritique, l'île phénicienne de Rouad (dont le nom signifie « refuge ») était le centre d'une confédération de 7 bourgs et de 7 cités liés par des intérêts communs et utilisant les mêmes monnaies. Cette confédération avait un grand sanctuaire, Baetocécé (Hosn Soleiman). Isolé au cœur de la montagne alaouite non loin de Safita et près de la source Draikish, Baetocécé était un lieu de culte pour un dieu-guérisseur « qui avait prescrit à un malade de recourir à la vertu d'une plante, le guérissant ainsi miraculeusement après qu'il ait consulté 36 médecins sans éprouver le moindre soulagement » (12). Comme Rouad, Amrit et

Baetocécé avaient les mêmes monnaies, le même sanctuaire et probablement le même culte, il est possible qu'il s'agisse là du dieu-guérisseur Echmoun.

L'origine du nom d'Echmoun a donné lieu à diverses interprétations. Pour certains, son nom phénicien « smn », viendrait du mot « chemen » qui signifie « huile », « graisse ». Il serait le dieu qui oint, qui guérit. Pour d'autres, la racine « ech » qui signifie « huit », en ferait le Huitième Cabire (13). Les sept Kabirim représentaient les planètes et étaient les enfants de Sydyq et des Sept Titanides, les étoiles de la Petite Ourse. Le Huitième Cabire naîtrait de l'Etoile Polaire qui guidait les phéniciens dans leurs navigations. Ce Huitième Cabire serait supérieur à ses frères de par son double caractère cosmique et médical. En effet, les Cabires passaient pour avoir découvert les remèdes de la Médecine, et le plus important d'entre eux, le Huitième, sera plus tard assimilé par les grecs à Asclépios avec lequel il avait en commun le symbole du serpent (14).

Un des rares documents qui représenterait le dieu Echmoun est un bas-relief punique découvert au cours des fouilles d'Announah en Algérie (15). Le dieu est debout, deux étoiles sont placées de chaque côté de sa tête (ce qui convient à sa conception de dieu Cabire), et il a près de lui un serpent. (Figure N° 4).



*Figure N° 4 : Echmoun. Bas relief punique. (8)*

D'après sa légende, Echmoun était considéré comme le plus beau des dieux. Astronomé (Astar Naamah) était devenue amoureuse de lui. Ne répondant pas à sa passion et poursuivi par elle, il se mutila volontairement, mais Astronomé se précipita sur lui, le réchauffa et le ramena à la vie.

Echmoun, Asclépios, Esculape : trois dieux guérisseurs ? Ou bien un seul dieu ayant des noms différents selon le pays où il est adopté ou adoré ? Si à l'origine on peut distinguer une personnalité propre à chaque dieu, ces divinités finissent par se confondre, et cette fusion sera favorisée dans le pourtour méditerranéen à l'époque hellénistique (16).

Si on considère que le culte d'Echmoun remonte à l'époque d'Ougarit au XIV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle av. J-C., et que la première mention certaine de son nom en tant que divinité date du VII<sup>e</sup> siècle, il serait le premier des dieux guérisseurs.

L'Asclépios grec qui serait né en 1260 av. J-C. est mentionné, non en tant que dieu, mais en tant que médecin de marine. « Il pansait les plaies, les incisait, les débridait... il soignait ceux qui avaient souffert du froid au moyen de potions simples préparées avec des plantes. Il employait contre les hémorroïdes un excellent remède composé de cendre de tête de chien, de peau de serpent macérée dans du vinaigre, de miel rosat et de sueur provenant de l'aisselle des bestiaux. Il inventa une sonde pour pénétrer les plaies et les examiner. Il soignait des maladies graves par un traitement psychique. Il affirmait qu'on pouvait guérir ces affections en donnant une direction convenable aux passions, et conseillait d'écouter des chants ou des poèmes, d'assister à des représentations comiques et de pratiquer l'escrime, l'équitation et la chasse » (17).

Il s'agissait donc bien d'un homme, un médecin dont Pindare disait qu'il soignait par la parole, les simples et le couteau et qui avait jeté les bases de la médecine asclépienne : la psychothérapie, les médicaments et la chirurgie. Ses enfants « Machaon et Podalire se comporteront en excellents médecins de l'armée grecque de Troie. Bien plus tard, leur père fut déifié, mais à leur époque, il était tout simplement un homme » (18).

Tout comme Imhotep, le médecin du Pharaon Djoser, il sera élevé au rang de dieu sous Ptolémée. Il est intéressant de noter que cette déification, ce culte d'Asclépios dieu-guérisseur, ne fut officialisé à Athènes qu'en 420 et à Rome qu'en l'an 293 (19).

L'officialisation de culte d'Asclépios est apparue près de deux siècles après celle d'Echmoun, dont il est fait mention en l'an 677 av. J-C. En effet, en 677 av. J-C., Asarhaddon, roi assyrien, après avoir rasé Sidon, conclut une alliance avec Baal, roi de Tyr. Dans le traité, une partie est consacrée à l'invocation des dieux garants de l'accord. Après mention des dieux assyriens, viennent les dieux phéniciens : Baal-Shamim, Baal-Malagé, Astarté, Melqart et Echmoun. Il leur est demandé d'envoyer les pires malheurs à la partie qui violerait l'entente : « Puissent Baal-Shamim, Baal-Malagé et BaalSaphon, envoyer un vent violent contre vos navires, défaire et détruire vos amarrages, puisse une forte vague couler vos bateaux dans la mer... Puissent Melqart et Echmoun livrer vos terres à la destruction, vos peuples à la déportation, faire disparaître les aliments de devant vos bouches, et les vêtements de devant vos corps... » (20). Plus tard, au Ve siècle, Echmounazor, roi de Sidon, fils du roi Tabnit, construira avec l'aide de sa mère, un temple à Echmoun, sur le lieu d'un ancien temple dédié probablement au même dieu et situé près du fleuve Awali, au nord de Saïda (20).



*Figure N° 5 : Saïda, l'antique Sidon. (21)*

L'histoire de la découverte de ce temple mérite d'être contée telle qu'elle a été relatée par N. Jidejian dans son livre « Sidon through the Ages » (22).

La première mention du site du temple d'Echmoun fut faite par le Docteur Charles Gaillardot, amateur archéologue chargé par Ernest Renan (délégué par Napoléon III pour étudier la Phénicie) de diriger les fouilles de Saïda. Le Docteur Gaillardot fit part à Renan d'un édifice qui lui avait été signalé par A. Durighello, agent consulaire de France. Cet édifice se trouvait à Boustan el-Cheikh, orangerie située au nord de Saïda sur une colline près du fleuve Awali (23). Quelques années plus tard, un voyageur d'Orient, le Docteur Louis Lortet passa tout près du site et vit de grands blocs de pierre qui avaient été employés pour construire un pont enjambant le fleuve. Un beau pont avec des arches ogivales, construit par l'Emir Fakhr-ed-Din, permettait de franchir le torrent à pied sec pendant les grandes eaux. Malheureusement une des piles a été emportée et l'administration turque ne réparant rien, le monument sera pendant longtemps inutilisé (24).

En 1900, Charles C. Torrey, de la Yale University trouva sur ces lieux, un bloc sur lequel étaient inscrites 4 lignes d'écriture phénicienne disant que « Bodashtart, Roi des Sidoniens, petit-fils d'Echmounazor Roi des Sidoniens, a construit ce temple pour son dieu Echmoun ». En 1901, le Musée Impérial de Constantinople décida d'entreprendre des fouilles, juste après la parution d'un article dans un journal de Beyrouth faisant mention de découvertes phéniciennes à Boustan el-Cheikh (8). Des travaux furent entrepris sous la direction de Théodore Macridy qui découvrit des statuettes, des poteries et des inscriptions. Après le départ de Macridy Bey en 1903, les fouilles furent abandonnées et le site fut petit à petit envahi par la végétation, les pierres taillées furent utilisées pour la construction de maisons dans le voisinage. En 1924, Maurice Dunand fut chargé de reprendre les fouilles à Boustan el-

Cheikh. Il découvrit des statuette en marbre, ex-voto représentant des enfants et dédiés au dieu-guérisseur Echmoun (25). (Figure N° 6)



*Figure N° 6 : Statuette d'enfant. Temple d'Echmoun. (8)*

A partir de cette date, le nom de Maurice Dunand reste attaché au temple d'Echmoun dont il décrit les mosaïques, le podium et la construction pyramidale, les chapelles, les inscriptions, les statuette, les bas-reliefs... Les tracés du culte de ce dieu-guérisseur ont été retrouvés en Phénicie et dans tout le pourtour méditerranéen. A Beryte (qui veut dire « les puits »), son culte fut associé à celui de Poséidon, dieu de la mer. D'ailleurs, Philon de Byblos parle de Beryte comme la ville de Poséidon et des Cabires, ce qui appuie l'interprétation du nom d'Echmoun comme le huitième Cabire. A Jérusalem, au nord du Temple de Salomon, on a trouvé les vestiges d'un temple réservé à l'adoration d'un dieu-guérisseur, qui serait selon les chercheurs, Echmoun de Sidon.

En Sardaigne, un culte était voué à une véritable trinité guérisseuse formée d'Echmoun le Phénicien, d'Asclépios le Grec et d'Esculape le Latin. Un temple grandiose lui était dédié dans l'Acropole de Byrsa à Carthage, là où se déroula l'ultime résistance punique. Les grecs donnèrent le nom du dieu phénicien à une étoile qu'ils baptisèrent « Astre d'Echmoun » (8).

A Boustan el-Cheikh, près de Saïda, le temple d'Echmoun comportait des chapelles où l'on vénérât le dieu-guérisseur ainsi que d'autres divinités souvent associées à la Médecine. Il était ouvert non seulement aux phéniciens, mais à tous les peuples de la région. Des éléments d'architecture achéménide témoignent du passage d'adorateurs perses. La chapelle d'Astarté, le culte de Panacée (26), la chapelle d'Hygie (27) laissent penser qu'à partir probablement du III<sup>e</sup> siècle av. J-C., il y a eu tendance à l'hellénisation du culte.

L'apport romain au temple d'Echmoun est représenté par plusieurs éléments : des chapelles, une série de piscines, un théâtre, une rue bordée de colonnes et de magasins. Quant à l'apport égyptien il est marqué par un monument à Achoris, Pharaon de la XXIX<sup>e</sup> dynastie.

Les malades se rendaient au Temple d'Echmoun et se baignaient dans les piscines aux eaux miraculeuses provenant de la source d'Ain Ydlal « source canalisée », dans la montagne. Mais Ain Ydlal n'est pas une source au sens propre du terme. C'est une ouverture sur une canalisation, véritable tunnel de deux mètres de large, amenant l'eau de la rive gauche du Nahr el-Awali (28).

Les nombreuses piscines, la voie processionnelle qui les borde, la colonnade qui orne le local, révèlent une fréquentation élevée liée à la vertu des eaux et à la croyance en Echmoun. De nombreuses statuettes et têtes d'enfants présentées en ex-voto à Echmoun attestent que les enfants y étaient amenés en nombre. Dans une canalisation désaffectée on avait jeté des ex-voto et au préalable on les avait brisés afin de les désacraliser. En rassemblant des fragments, on a pu recomposer 13 statuettes d'enfants du même genre. Leurs socles qui n'étaient pas sacrés, étaient souvent intacts. L'un d'eux dont on a retrouvé la statue, porte une inscription phénicienne : « Ceci est la statue qu'a offerte Baalchilem, fils du roi Ba'ana, roi des sidoniens, fils du roi Abdamon, fils du roi Baalchille, rois des sidoniens, à son dieu Echmoun ». Ce texte est important de par sa portée historique. La dynastie dont il est question, a vécu au Ve siècle av. J-C., c'est à dire à l'époque de l'officialisation du culte d'Asclepios à Athènes (29).

Une fois le culte rendu au dieu-guérisseur après l'avoir prié, une fois le courroux divin apaisé, l'étape suivante pour obtenir la guérison, consistait à éloigner le démon qui occupait le corps du malade.

### **2.2.2 L'expulsion du démon**

Le prêtre utilisera des incantations magiques pour apaiser le mauvais génie : « O esprit ! Mauvais, va-t-en. Pars mauvais démon. Du corps de cet homme, fils de son dieu, pars ».

Parfois il faut faire de tout pour chasser le démon. Le prêtre s'affublera de peaux de bêtes, poussera des cris, agitera des crécelles. Puis sans empiéter en aucune façon sur le domaine du médecin laïc, et toujours pour terrifier et dégoûter le démon, le sorcier donnera au malade, non pas un médicament dans le sens pharmacologique du terme, mais des composants particulièrement répugnants : aliments en putréfaction, excréments... c'est le « **rite expulsif** ».

Le rituel sacerdotal se terminait toujours par des libations (rituel religieux consistant en la présentation d'une boisson en offrande à un dieu, en renversant quelques gouttes sur le sol ou sur un autel) et un sacrifice. Pour laver le corps malade de toute trace antérieure d'occupation démoniaque, on l'aspergeait avec une pomme de cèdre, fruit incorruptible, trempée dans de l'eau sainte, tout en projetant dans le feu purificateur, du tamaris, des oignons et des grains de blé.

Le sacrifice d'un animal pourra avoir lieu après déclaration par le sorcier que la bête immolée se substitue au malade. C'est le « **rite de transfert** » : « l'agneau est le substitut de cet homme. L'homme a livré la tête de l'agneau pour la tête de l'homme. Il a livré la nuque de l'agneau pour la nuque de l'homme. Il a livré la poitrine de l'agneau pour la poitrine de l'homme ».

Cette pratique du sacrifice-substitution utilisera comme objet expiatoire le chevreau, le bouc, l'agneau, le coq et même une partie plus ou moins inutile de l'homme lui-même, en l'occurrence, le prépuce. On pouvait effacer par la prière ou le sacrifice, la crainte ou les conséquences du péché. Chez les sémites comme chez les aryens, on commencera par offrir en sacrifice des victimes humaines, puis on offrira des animaux. « La circoncision participait à la nature d'un sacrifice et n'était peut-être qu'une transposition : le dieu se contentait d'une parcelle à la place du tout » (30). Donc en sacrifiant Isaac ou Iphigénie, Abraham et Agamemnon ne faisaient que se conformer à un vieux rite : ils cherchaient à se réconcilier avec les dieux. Bien entendu, chacun sacrifiait à la mesure de ses moyens. Bien que la question soit controversée, les sacrifices humains en Phénicie, ne semblent pas avoir été habituels. Les sacrifices d'enfants, en particulier au dieu Moloch, n'ont eu lieu qu'à Carthage.

Dans la pratique médicale non-sacerdotale, les phéniciens grands voyageurs, avaient été en contact avec la Médecine babylonienne et surtout avec la Médecine égyptienne, toutes deux déjà structurées et bien codifiées. Depuis longtemps, les médecins égyptiens avaient commencé à pratiquer une Médecine laïque. La ville de Thèbes avait une bibliothèque médicale où, pour les cas difficiles, les médecins pouvaient venir consulter les papyrus permettant d'établir un diagnostic à partir des symptômes découverts en cours d'examen.

Une fois le démon expulsé, le malade devait parfois prendre des remèdes pour consolider la guérison.

### 2.2.3 La guérison

En Mésopotamie, 2000 ans avant Jésus-Christ, on utilisait à doses précises des associations de minéraux et de végétaux à administrer par voie buccale sans aucune prière ou incantation (tablettes de Nippur actuellement conservées au Musée de l'Université de Philadelphie et considérée comme un des plus vieux documents médicaux – Figure N° 7). Les connaissances médicales se transmettaient de père en fils pour conserver les connaissances et les secrets du métier. D'autres fois elles pouvaient être acquises dans des Ecoles de Médecine annexées à des temples : « Je suis sorti de l'Ecole de Médecine d'Héliopolis où les vieillards du grand temple m'ont indiqué leurs remèdes. Je suis sorti de l'Ecole gynécologique de Saïs où les Mères Divines m'ont donné leurs recettes. Mon guide a toujours été le dieu Toth, rédacteur d'ordonnances infaillibles ».



*Figure N° 7 : De nombreuses tablettes retrouvées décrivent minutieusement les maladies. D'autres indiquent les voies de guérison à suivre comme ci-dessus. (Epoque néo-babylonienne 626-539). (3)*

Les connaissances anatomiques et physiologiques étaient limitées et rigides. Les babyloniens avaient imposé le foie comme source du sang et de la vie, idée qui persistera d'ailleurs jusqu'au XVIIe siècle de notre ère. Les égyptiens, bien que considérant le foie

comme réceptacle originel du sang, accordaient aux poumons un rôle vital et au cœur, une place prépondérante. L'examen médical consistait en un examen soigneux des différentes parties du corps, puis à partir des signes retrouvés, on portait un diagnostic qui conduisait à formuler un pronostic. L'acte thérapeutique n'étant entrepris que dans les cas curables.

Les papyrus égyptiens qui datent pour la plupart de 1500 av. J-C. environ, contiennent des descriptions minutieuses et des thérapeutiques précises de cas chirurgicaux et médicaux classés par spécialités : affections du cœur, des intestins, des yeux, de la vessie. A ne citer pour exemples que le Papyrus Beatty (31), véritable traité concernant exclusivement les maladies de l'anus et le Papyrus de Kahun spécialisé en gynécologie où il est fait mention de formules pour des suppositoires anticonceptionnels.

En Egypte, rapporte Hérodote « chaque médecin soigne une maladie et une seule. Aussi le pays est-il plein de médecins spécialistes des yeux, de la tête, des dents, du ventre ou encore des maladies d'origine incertaine ».

### ***2.3 L'exorciste ou le clinicien ?***

Doit-on voir dans une fracture ou une insolation la main de Dieu ? Ou celle du Diable ?

L'art de guérir tel qu'il fut pratiqué entre le Tigre et l'Euphrate de la fin du troisième millénaire à la fin du premier millénaire aurait-il fait une part trop belle à la magie et à la religion ?

Plus nous disposons de traductions fiables de textes médicaux mésopotamiens, copiés en langue sumérienne et surtout akkadienne datant des VIII et VIIe siècles avant notre ère quand ce sont constituées les bibliothèques privées et royales, plus il apparaît qu'un réel savoir scientifique y était à l'œuvre, même s'il serait absurde d'affirmer que tout était rationnel en Mésopotamie.

Etre ensorcelé par le mauvais œil était considéré comme une réalité. Les sortilèges étaient pour la plupart interdits, ils étaient toute fois autorisés dans ce dernier cas ou si quelqu'un avait été piqué par un serpent ou un scorpion. D'autre part cracher pouvait aider en cas d'ensorcellement. Le résultat de ces dernières méthodes fut appelé « Médecine du Prophète » et devait s'opposer à la médecine grecque hellénistique qui était suspecte pour l'orthodoxie en tant que science d'origine païenne. Cette médecine du Prophète a rencontré un certain succès auprès de la population. C'est particulièrement vers la fin de l'Antiquité que ce

changement d'orientation se fit sentir. Cette tendance vers la magie n'était pas née d'une pure superstition ou d'un désir de miracle, elle était plutôt due aux restrictions imposées par la soif de savoir de l'homme médiéval qui ne connaissait presque rien de l'expérience qui aurait pu permettre de vérifier ou d'infirmer les données traditionnelles.

Au chevet des malades de la bonne société mésopotamienne, deux spécialistes de la santé pouvaient intervenir. Le premier l'*âshipu* que l'on présentait comme un « exorciste », était un membre du clergé expert en magie, un prêtre aux connaissances encyclopédiques en charge de la partie religieuse de la médecine. Sous la protection de Marduk, le roi des dieux, et de Nabû, le dieu de l'écriture, des scribes et de la sagesse, l'*âshipu* déterminait « la transgression qui a courroucée le Ciel et provoqué la maladie. Il commençait par observer la couleur et la température des membres de son patient, inspectait ses urines, vérifiait l'odeur de son haleine, tâtaït son pouls, le questionnait sur son état psychologique... Derrière le « conjurateur » se cachait le clinicien car, en effet des centaines de tablettes, retrouvées par des archéologues, montrent que ce professionnel de la guérison savait décrire, entre autre, les douleurs thoraciques liées aux congestions pulmonaires, la tuberculose, la diarrhée, les gastrites, les hémorroïdes, les maladies vénériennes, les coliques néphrétiques... Par ailleurs, d'autres tablettes décrivent de manière assez précise diverses infections de l'œil et des paupières (rougeurs, larmoiement, gonflements, excroissances, cécité passagère, voile, éblouissements, cataracte baptisée « nuage de l'œil »...) qui étaient très fréquentes dans les pays chauds et sablonneux. Ces tablettes pouvaient décrire minutieusement les maladies ou indiquaient les voies de guérison à suivre. La première description d'un infarctus du myocarde fut apparemment faite dans une tablette, même si l'explication donnée laisse à désirer : « Si un homme a des douleurs au cœur, si son estomac est en feu, si sa poitrine est comme déchirée, cet homme souffre de la chaleur du jour. » Le niveau de description clinique atteint par les Mésopotamiens était comparable à celui de la médecine hippocratique. L'*âshipu* décidait, après avoir formulé un diagnostic et un pronostic, d'une procédure thérapeutique confirmée par les procédés de divination. (Figure N° 8) Cela pouvait être l'hépatoscopie (examen des viscères d'un animal sacrifié), la lécanomancie (interprétation des figures formées par le mélange d'un peu d'huile et d'eau), l'empyromancie (interprétation des volutes de fumée quand on fait brûler de la farine) ou encore l'oniromancie (interprétation des rêves). Ce traitement faisait appel le plus souvent à de grandes cérémonies liturgiques conjuguant nettoyages rituels, confection et destruction de figurines et d'amulettes, incantations, prières... Une mise en scène dramatique qui était vouée à chasser les démons, à

purifier le patient et à le réconcilier avec son dieu. D'autre part l'*âshipu* était demandé par les notables pour qu'il les prémunisse contre les pertes d'argent, qu'ils soient heureux en amour et pour que leur maison soit protégée contre les sortilèges.



*Figure N° 8 : Modèle de foie de mouton décrivant les implications de chaque anomalie constatée. Il permettait au praticien de choisir la thérapie. (3)*

L'*asû*, lui, était un laïc, il avait pour fonction de soigner les humains et les chevaux. Ses méthodes correspondaient plus à notre définition du médecin. Ce praticien ou, exceptionnellement, cette praticienne, qui avait pour patronne et protectrice Gula, la déesse de la guérison (Figure N° 9), démarrait sa consultation en examinant les symptômes de la maladie avant d'opter pour une thérapie. « S'il s'agit de différents types de furoncles et d'abcès, d'une blessure ou d'une fracture, son activité est essentiellement chirurgicale. Il procédait à des incisions, appliquait des pansements imprégnés d'huile et de différentes herbes, ou remettait les os en place. » Pour traiter les maladies internes ou des affections externes comme les saignements de nez ou les lésions de la peau, l'*asû* concoctait lui-même des médicaments à base de matières végétales (myrte, thym, feuilles de saule et de cyprès, jusquiame...), minérales (sel de mer, salpêtre, soufre, chaux, alun, oxyde de cuivre...) et animales (écailles de tortue, parties d'insectes, soies de sanglier, guano de chauve-souris, excréments de chien, de mouton, de gazelle ou de lézard...). Tous ces ingrédients étaient soigneusement dosés selon le remède. Puis l'*asû* selon les cas, les séchait, les broyait, les pilait, les délayait, les faisait bouillir, les filtrait, les refroidissait... avant de les exposer aux étoiles pour renforcer leur pouvoir curatif. Il ne restait plus qu'à administrer la préparation au malade sous forme de potion à laquelle on ajoutait de l'alcool (bière, vin...), un purgatif, un onguent, une pommade... sans oublier de réciter au passage quelques incantations et de pratiquer de petites manipulations magiques. Les fumigations et les insufflations faisaient également partie de l'arsenal thérapeutique de l'*asû* qui recommandait parfois à sa clientèle

de suivre un régime alimentaire, de ne pas s'exposer au vent, à la pluie ou à de fortes chaleurs... en cas de toux !



*Figure N° 9 : Stèle cassite, -1320, représentant Gula, déesse de la guérison, protectrice des médecins. (3)*

Difficile d'évaluer l'efficacité des traitements à plusieurs millénaires de distance. L'identification des plantes médicinales mentionnées dans les tablettes est loin d'être assurée et les termes désignant les maladies sont souvent obscurs.

L'*asû* et plus encore l'*âshipu*, avec tout son « matériel exorcistique et ses nombreuses incantations récitées dans des langues le plus souvent incompréhensibles au malade » devaient impressionner leurs patients nettement plus que ne le cherchent et ne le peuvent les thérapeutes d'aujourd'hui (3).

Cependant, présenter l'*âshipu* comme un exorciste et l'*asû* comme un barbier chirurgien laïque est vraisemblablement trop simpliste. Ces deux corporations ont probablement pas mal évolué selon les moments et selon l'espace sachant que la civilisation mésopotamienne a duré plus de deux mille ans et englobait un immense territoire. Les écrits médicaux hérités de cette civilisation aussi complexe que prestigieuse témoignent d'un réel savoir médical organisé même si celui-ci reste tributaire de la culture et des croyances de l'époque. Les médecins mésopotamiens, comme les médecins modernes, observaient leurs patients, tiraient des conséquences diagnostiques, pronostiques et thérapeutiques, se lançaient dans des explications puis consignaient le tout dans des traités. Mais les mésopotamiens intégrèrent le corps humain au sein d'un univers où les dieux sont la mesure de toute chose.

Dans l'un des premiers ouvrages de la médecine arabe, Le Paradis de la Sagesse d'Ali ibn Sahl al-Tabari (achevé en 850), une grande place est consacrée à la présentation des effets sympathiques et des remèdes magiques. On peut y lire par exemple : « Si vous mettez une pierre magnétique dans la main d'une femme en train d'accoucher, cela l'aidera lors d'une naissance difficile » ou encore « si une femme mange la chair d'une hirondelle à la fin de ses règles, elle ne tombera pas enceinte pendant un an », « si une femme ayant déjà été enceinte n'arrive pas à l'être de nouveau, elle doit prendre une grenouille dans la rivière, lui cracher dans la bouche et la rejeter dans la rivière. Elle tombera enceinte si Dieu le veut, quand son mari aura un rapport avec elle », « si vous arrachez soigneusement de la coriandre et en attachez les racines autour de la cuisse de la femme, cela facilitera l'accouchement ». Ce dernier exemple montre clairement qu'il faut être très soigneux même pour recueillir une drogue. Le moment et la position des étoiles doivent être pris en compte quand on récolte des plantes médicinales, parfois au point d'accomplir des cérémonies compliquées.

La racine de mandragore, qui a la forme d'une idole avec tous les membres humains, protégeait soit disant des maladies mentales comme la folie, le manque de mémoire, la mélancolie, mais encore de l'apoplexie, de l'éléphantiasis... Si on devait en arracher la racine, cela devait être fait au bon moment. Mars devait être dans une de ses maisons, de préférence dans sa maison la plus haute, le Bélier, ou dans la maison de son exaltation, le Capricorne. Si Vénus et Jupiter étaient en aspect favorable de Mars, c'était d'autant mieux. La Lune devait être en conjonction avec Mars ou se trouver en même temps dans son signe zodiacal. Si ces conditions étaient réunies, on pouvait entreprendre l'arrachage un mardi à l'aube. Les partisans de ces actes ésotériques prétendaient qu'on ne pouvait arracher la racine de mandragore que « si la terre autour avait été ameublie. La mandragore devait alors être attachée au cou d'un chien qui avait jeûné pendant une journée. Quand on appelait le chien à soi d'une certaine distance, le chien en courant arrachait la racine, mais tombait mort sur le sol ».

La littérature pharmaceutique arabe est pleine d'instructions semblables. Les pierres sont le plus communément utilisées parmi les remèdes magiques. Tout un genre littéraire était d'ailleurs consacré à la magie. Les prescriptions de ces livres étaient supposées être confirmées par « l'expérience », mais il ne s'agit que de propagande ou d'aveuglement ou même de magie pure. Ce très fort penchant pour la magie peut certainement s'expliquer en partie par le fait que d'anciennes pratiques magique orientales qui avaient subsisté clandestinement dans les pays hellénisés, avaient afflué dans la littérature grecque à partir de l'époque impériale.

### **2.3.1.1 L'astrologie**

L'astrologie, elle aussi a été utilisée pour justifier certaines maladies. D'ailleurs beaucoup de médecins étaient aussi astrologues. On cite Hippocrate : « la science des étoiles ne rend pas à la science médicale un petit service mais en fait un très grand ». Hippocrate pensait essentiellement au coucher et au lever de constellations grâce auxquelles le médecin peut déterminer le début et la fin des saisons. Le changement dans le corps d'un homme pouvait coïncider avec le changement de saison. Le développement du fœtus dans l'utérus était souvent présenté d'un point de vue astrologique. **Annexe 1.** La division des différents âges de la vie est aussi définie d'une manière semblable. **Annexe 2.** Chaque planète présagerait, selon sa position, d'une certaine maladie. Le médecin devait utiliser les connaissances qu'il avait vis-à-vis de ces choses à des fins de diagnostic et de pronostic. Consulter les astrologues faisait partie intégrante de la vie en général (4).

## ***2.4 La médecine des praticiens non diplômés***

Au XIXe siècle, malgré la présence de Facultés de Médecine en Egypte et en Turquie, un grand nombre de praticiens exerçait l'Art médical sans avoir de diplômes et aussi sans avoir beaucoup de connaissances scientifiques. Il leur suffisait de quelques principes généraux, souvent transmis de père en fils, pour dispenser des soins dans les villes et les campagnes. Ces principes qui servaient de base à leur pratique, étaient le plus souvent puisés dans de vieux traités arabes et sur des recettes vantées dans telle ou telle région.

Leur art de guérir était fonction de leur don d'observation, doublé de leur aptitude à convaincre le malade. Ils s'appuyaient sur des proverbes : « Adresse-toi à un homme expérimenté plutôt qu'à un sage, fût-il des plus instruits » et leur axiome favori disait que la véritable instruction n'était pas dans les livres mais dans le cerveau, et donc ne pouvait s'acquérir que par la pratique et l'expérience. Quant à la culture, elle était impossible sans la possession de la langue arabe et de sa pierre d'achoppement, le Nahou. D'ailleurs il était admis que : « Si l'oiseau savait ce qu'il y a de gentillesse dans le Nahou, il l'affectionnerait en le chantant avec son bec. Car la parole sans Nahou est toujours sans élégance et ressemble à l'abolement des chiens et au miaulement des chats » (8).

Très souvent, on voyait ces praticiens circuler de village en village, accompagnés d'un élève à qui ils s'efforçaient d'apprendre quelques rudiments de l'Art Médical. Leurs efforts n'étaient pas toujours couronnés de succès, et ils devaient parfois renvoyer l'élève s'il n'avait pas les qualités requises, et en particulier, le don d'observation.

On rapporte l'histoire d'un praticien qui fut appelé au chevet d'un malade souffrant de douleurs abdominales. Suivi de l'élève, le praticien regarda longuement le malade dans le blanc des yeux et lui dit d'un ton sévère : « Tu as mangé une grande quantité de pastèques, c'est pour cela que tu as mal ventre ». Le patient, stupéfait, confirma les dires du praticien et se vit prescrire une potion calmante. En sortant, l'élève émerveillé demanda au praticien comment il avait deviné cet excès de pastèques « C'est très simple, répondit le Maître, j'avais remarqué devant sa maison une grande quantité d'épluchures et de pépins de pastèques ».

Le lendemain, le praticien étant occupé, l'élève alla voir seul un malade qui avait de la fièvre. Aussitôt au chevet du patient, il le regarda droit dans les yeux et lui dit « Tu as dû manger une grande quantité de viande d'âne, c'est pour cela que tu as de la fièvre ». Malgré les dénégations du pauvre malade, l'élève s'entêta dans son diagnostic et prescrivit une purge. A son retour, il raconta tout à son Maître qui lui demanda ce qui lui avait fait penser à une consommation de viande d'âne. « Parce que devant la porte de sa maison, j'avais remarqué une selle d'âne sans rien d'autre, donc il avait dû manger l'animal ». Le praticien désespéré devant la bêtise de son élève, le renvoya en lui disant: « Si les libanais mangeaient des ânes, il y a longtemps que tu aurais disparu ».

Ayant à faire à des praticiens plus versés dans le Nahou que dans l'Art de guérir, les libanais étaient méfiants de la Médecine et de ses ordonnances, qui étaient d'ailleurs savoureuses tant par leur style que par leur naïveté. Les récits des voyageurs au début du XIXe siècle, sont riches en renseignements concernant la Médecine, et rarement élogieux quand il s'agissait des praticiens.

Ces praticiens, souvent d'origine nord-africaine, circulaient de village en village et avaient toujours un âne porteur de la cargaison d'herbes, d'onguents, et du fameux fer à repasser qu'ils chauffaient avant de l'appliquer sur les régions douloureuses. Il a été rapporté « qu'un âne célèbre était réputé couvrir de sa voix les bévues de son maître » !

Les ordonnances ne désignaient que rarement la quantité des drogues à utiliser, mais plutôt la somme allouée pour chaque composant : tant de « paras » (unité monétaire de l'époque) de tel médicament, tant de tel autre. Le résultat était que l'effet de l'ordonnance dépendait de la générosité ou de l'avarice de l'épicier ou du praticien.

Si le peuple se moquait souvent des praticiens, ces derniers, forts de leur Nahou, prenaient aussi leur revanche. Une histoire relate le cas d'un malade à qui le praticien avait prescrit une purge pouvant lui provoquer exactement six selles. Le lendemain, le malade vint se plaindre, disant qu'il n'avait eu que quatre défécations. Le praticien, très étonné, l'interrogea sur ses activités des 24 dernières heures. Le patient déclara qu'en attendant les six

selles promises, il avait composé deux vers qu'il récita aussitôt. Le praticien lui dit alors « Je savais bien que je ne pouvais me tromper, c'est très simple, le nombre 6 est retrouvé. Vous avez eu 4 évacuations par le bas, et 2 par le haut, car votre Nahou est faible et vos vers détestables ».

Savoir bien purger, était un art auquel se reconnaissait un bon praticien. Les purgatifs, le plus souvent d'origine végétale, étaient souvent associés à la saignée. Pour celle-ci, la quantité de sang prélevé était un facteur aussi important que le lieu de la ponction. Si on dénombrait 47 veines abordables, il suffisait de savoir prélever avec patience à partir des auriculaires quand on avait à faire une surdité, à partir d'une veine de la marge de l'anusc pour un cas rebelle de mélancolie, et à partir des veines du mollet pour les maux de ventre. A moins d'aller facilement ponctionner les veines du pli du coude pour soulager une fluxion de poitrine, une fièvre continue ou un rhume. En pareil cas, la pose de sangsues derrière les oreilles (sangsues toujours disponibles chez le coiffeur), ou la mise en place de ventouses, étaient presque toujours conseillées.

Bien entendu la pratique médicale n'avait pas que cet aspect péjoratif. Il y avait des praticiens qui obtenaient de bons résultats et que l'on venait consulter de loin. Certains opéraient la cataracte par « luxation » dans le corps vitré, et les calculs vésicaux par introduction par l'urètre d'une sonde qui servait de conducteur vers la vessie, et utilisation de forceps et de cuillère pour ramener de la vessie les débris lithiasiques. Ils soulageaient, du moins momentanément, les rétentions urinaires par rétrécissement de l'urètre, en dilatant le canal avec bougies de plomb de grosseurs différentes, ou la section de ces rétrécissements avec des sondes tranchantes.

Les praticiens utilisaient très souvent la cautérisation, en particulier dans les cas de morsure de chien, après quoi ils appliquaient sur la plaie un cataplasme à base d'ail, le malade étant ensuite isolé quarante jours pendant lesquels il ne devait regarder ni l'eau ni les couleurs rouges. Pour les piqûres de serpent ou de scorpion, le praticien suçait la plaie, posait un garrot au-dessus de l'endroit piqué, cautérisait et enfin posait un cataplasme à base d'ail.

Si la pratique médicale en Phénicie s'inspirait de celle de ses voisins, par contre, la pharmacopée était un domaine privilégié du fait des navigateurs et commerçants qui faisaient le trafic des produits médicaux à très grande échelle. « O toi qui habites aux avenues de la mer, qui fait le commerce avec les peuples dans plusieurs îles, Juda et le Pays d'Israël ont négocié avec toi faisant valoir ton commerce en miel et en huile et en baume. La casse et le roseau aromatique ont été dans ton commerce. Les marchands de Scéba et de Rahma ont négocié avec toi, faisant valoir toutes sortes de drogues ». Allant jusqu'aux Indes pour

chercher des produits rares, ils amenaient avec eux en échange, les drogues tirées de l'Arabie et du bassin méditerranéen. L'embaumement en Egypte nécessitait des produits minéraux (bitume de Judée) et végétaux (styrax) que les phéniciens transportaient. Ainsi, le styrax est un arbre qui ne pousse qu'au Siam et à Sumatra, et la demande égyptienne était telle que les marins phéniciens devaient aller jusqu'en Indonésie et même plus loin pour ramener ce bois et cette résine rares. Pour éloigner la concurrence, ils entouraient de légendes les pays fournisseurs et utilisaient des moyens originaux pour la récolte de certains produits. « Lorsqu'ils vont récolter la cannelle, ils se couvrent le corps entier de peaux de bœufs et de chèvres. La cannelle pousse près d'un lac profond et aux alentours il y a des chauves-souris qui jettent des cris perçants. Ils ont soin de les repousser et de se garantir les yeux. Grâce à ces précautions, les phéniciens peuvent récolter la cannelle » (Hérodote).

## ***2.5 Les premiers médecins diplômés***

Peut-on l'imaginer comme le médecin décrit par Hippocrate dans un de ses Traités : « Le médecin doit avoir de l'autorité, il aura bonne couleur et de l'embonpoint car la foule pense que ceux dont le corps n'est pas en bon état, ne sauraient pas soigner convenablement les autres. Puis il sera d'une grande propreté sur sa personne : mise décente et parfums à odeur discrète. Quant au moral, il sera plein de modération et parfaitement régulier dans sa vie. Ses mœurs seront honorables et irréprochables et il sera grave, humain et équitable car l'empressement précipité excite le mépris ».

Dans l'image du médecin on retrouve aussi l'influence de la Médecine hébraïque où il est conseillé par les Sages de faire appel au médecin plutôt qu'au mage : « Mon fils, si tu tombes malade, remets-toi entre les mains du médecin, tel est le conseil de Dieu qui lui accorde un peu de savoir » ou encore « Entoure le médecin des honneurs qu'il mérite car lui aussi le Seigneur l'a créé. Le savoir du médecin élève sa tête en présence des grands, il est admiré ».

Le médecin phénicien, tout comme ses confrères babyloniens ou égyptiens, était un professionnel qui faisait partie d'une Guilde soumise à des règlements et occupait une position sociale élevée (32).

Le jeune médecin commençait sa carrière en ne soignant que des étrangers. Si jamais il tuait 3 malades, il était alors considéré comme incapable de soigner les habitants du pays, et cela à jamais. Le traitement des maladies était fondé sur des préceptes rigides, rédigés et transmis par un grand nombre d'anciens médecins célèbres. Si en suivant les conseils officiels

le médecin venait à perdre un malade, il était reconnu innocent et exempt de tout reproche. Si au contraire il s'était écarté des préceptes écrits dans les livres officiels médicaux, il pouvait être accusé. En effet une faute professionnelle entraînait de terribles sanctions allant de l'amputation de la main à la condamnation à mort (on ne sait pas si elles étaient effectivement appliquées !). Ils n'étaient pas à l'abri d'une erreur, certains médecins se plaignaient de trop travailler : « Nous travaillons sans prendre le temps de dormir et sans relâche ». Cependant le médecin s'il supportait une législation qui pouvait lui être fatale, jouissait par contre d'une grande considération et d'une haute position sociale. Selon ses compétences, il pouvait avoir droit à des titres officiels et pompeux (« Interprète de l'Art Sacré ») et se retrouvait parfois comblé d'or et d'honneurs.

Quant aux honoraires, ils étaient acceptés par la population comme le laisse supposer cette sentence : « Le médecin qui soigne pour rien, ne vaut rien ». Non contents de vivre déjà dans l'aisance grâce aux prébendes et aux rétributions que leur versent le temple ou le souverain qui les entretenait, les médecins mésopotamiens se faisaient payer à l'acte et facturaient chèrement leur prestations. On retrouve dans le premier traité de médecine antique rédigé au XVIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère que pour une intervention chirurgicale délicate, il était demandé de 2 à 10 sicles d'argent et de 2 à 5 sicles pour soigner une blessure ou un muscle défaillant. La somme variait selon l'origine sociale du patient et devait être réclamée avec tact. C'étaient des honoraires honnêtes sachant qu'avec un sicle d'argent, on pouvait acheter 300 litres d'orge ou 180 sila (74 litres) de dattes.

Le manque de médecins diplômés se faisait cruellement sentir non seulement au Liban, mais aussi en Egypte Au lendemain de la Bataille des Pyramides, Bonaparte avait déjà ordonné l'organisation dans un délai de 8 jours, de quatre hôpitaux militaires à Gizeh, Boulak, au Vieux Caire et au Caire. A la suite de Desgenettes, Médecin-Chef et de Larrey, Chirurgien-Chef, la Médecine avait fait sa rentrée dans ce pays qui en avait été le berceau. A Alexandrie, Kléber avait créé un hôpital provisoire et à Rosette, Menou avait organisé deux hôpitaux de 200 lits chacun.

Méhémet-Ali se rendait compte que son armée avait besoin de médecins, et que l'organisation sanitaire du pays était prioritaire. Il demanda l'aide de la France et en 1825, le Docteur Barthélémy-Antoine Clot fut chargé de mettre sur pied un corps sanitaire militaire et civil efficace.

En 1827 à Abou-Zaabel, près d'Héliopolis au Sud du Caire, le **Docteur Clot** fonda un dispensaire et s'entoura d'élèves à qui il s'efforça d'inculquer des notions médicales. Cela

n'était pas facile malgré la bonne volonté présente de tous côtés. Le Docteur Clot parlait le français et l'italien. Les élèves ne comprenaient que l'arabe. Un traducteur fut trouvé. C'était un Syrien de Damas, Yuhannah Anhoury, peut être un peu faible en français mais excellent en italien et en arabe. Pour les livres de médecine, quand Anhoury terminait la traduction d'un ouvrage de l'italien en arabe, avant l'impression, il devait envoyer le texte à un érudit qui revoyait le tout, précisait la terminologie et donnait au livre sa forme définitive et littéraire. Pour les cours, le Docteur Clot s'adressait à Anhoury en italien, lequel traduisait en arabe.

Mais en face de ce handicap, il y avait de nombreux avantages. Le dispensaire avait tous les instruments nécessaires pour la pratique chirurgicale et possédait des modèles en cire représentant toute l'anatomie. Les professeurs avaient à leur disposition des cadavres à disséquer, ce qui représentait une avancée inouïe dans ce pays où il y a moins de danger à tuer un homme qu'à le soumettre au scalpel après sa mort.

Le Docteur Clot était conscient des lacunes qui existaient à Abou-Zaabel et il voulait à tout prix que son Ecole de Médecine devienne l'égale des Ecoles européennes. Avec l'appui inconditionnel de Mehemet-Ali, il fonda en 1827 un hôpital d'enseignement dont il avait dressé lui-même les plans. Chaque mois il faisait passer des examens théoriques et pratiques à ses élèves, parfois devant Mehemet-Ali lui-même. Mais cette formation était-elle valable selon les normes européennes ? Mehemet-Ali en fut convaincu quand, en 1832, le Docteur Clot conduisit à Paris 12 jeunes étudiants égyptiens qui passèrent brillamment des examens devant l'Académie de Médecine. Les crédits furent alors ouverts au Docteur Clot.

Améliorer sans arrêt le niveau des études médicales et améliorer le sort des malades, tels furent les soucis de Clot-Bey. Au Caire, il arriva à convaincre les autorités civiles et religieuses de débarrasser de leurs chaînes les malades mentaux hospitalisés. Le Comte de Forbin avait visité le Moristan du Caire en 1817, et parlé des fous enchaînés nus dans des cachots comme des bêtes féroces.

Bientôt l'école d'Abou-Zaabel ne suffisant plus, l'Ecole de Médecine se transporta au Caire près de la résidence d'un Cheikh Aïni, et prit le nom de « Kasr El-Aïni ». Cette nouvelle Ecole de Médecine comportait un hôpital universitaire pouvant recevoir jusqu'à 1000 malades. Les enseignants et les élèves fréquentaient l'hôpital l'avant-midi seulement, mais un service permanent pour les urgences était assuré jour et nuit. Il y avait 200 étudiants en Médecine et en Pharmacie, portant tous un uniforme d'officier et l'Etat leur fournissait un costume en toile, un costume en drap, des chaussures et un tarbouche. Les livres étaient gratuits pour les égyptiens et vendus à un bon prix aux étudiants étrangers. Tous les étudiants étaient pensionnaires et n'avaient le droit de sortir que les vendredis. Les congés annuels

étaient d'un mois à Ramadan et de 8 jours à l'Adha. Après 4 années d'études, le diplôme de Docteur en Médecine était délivré.

En 1837, l'Emir Bechir demanda à Clot-Bey, de passage au Liban, d'amener avec lui des jeunes gens libanais désireux d'apprendre la médecine. L'Emir accorda une aide financière pour le voyage et le séjour en Egypte. D'autre part, il aurait demandé à de riches notables de participer à ces frais, et c'est ce qu'acceptèrent généreusement Elias Bakhos du Metn, Mikhael Toubia de Amchit et Abou-Farès, fils de Semaan Bitar, ancien secrétaire de l'Emir.

En 1842, le premier groupe ayant fait des études brillantes sera diplômé, et chacun de ces jeunes suivra une carrière différente. Grâce aux recherches du Docteur Farid Sami Haddad, nous sommes bien documentés en ce qui concerne les parcours des Docteurs Jalkh et Najjar.

**Le Docteur Yousef Jalkh**, né à Deir El-Kamar en 1821 aura 21 ans le jour de son diplôme le 26 novembre 1842. Après avoir exercé pendant un an la médecine à Damiette en Egypte, il reviendra à Beyrouth et sera de ce fait *le premier médecin diplômé libanais à exercer au Liban*. Il devint le médecin privé de la famille Chehab qu'il suivit à Baabda où il s'installa. Il ouvrit une pharmacie à Beyrouth, publia des ouvrages scientifiques et littéraires et mourut à Baabda en 1869, à l'âge de 48 ans. Son fils, Salim Jalkh, deviendra médecin après avoir fait ses études au Collège Protestant-Syrien à Beyrouth.

**Le Docteur Ibrahim Najjar**, né à Deir El-Kamar en 1822, commencera à l'âge de 15 ans ses études de médecine à Kasr El-Aïni le 29 décembre 1837. Il obtiendra son diplôme de Docteur en Médecine le 4 juin 1842, soit près de 6 mois avant son ami et compatriote Yousef Jalkh. Il pourra être donc considéré comme *le premier médecin libanais diplômé*. Après avoir passé par Constantinople pour obtenir un diplôme de médecine turc, il séjourna trois années en France et revint en 1849 à Beyrouth où il fut nommé Chirurgien-Chef de l'Hôpital militaire Turc « Shahani » qui venait d'être construit près du Grand Sérail, sur la colline surplombant Bab-Edriss. Il publia de nombreux ouvrages médicaux, dont une importante étude sur le choléra. Il mourut à l'âge de 42 ans, après avoir été le seul chirurgien de l'époque à réaliser des interventions majeures. Le Docteur Amin Gemayel nous apprend que « le Docteur Ibrahim Najjar, Médecin-Chef de l'Armée Ottomane, fut le premier à Beyrouth, à enlever des calculs de la vésicule biliaire, et cela à une époque où l'anesthésie n'existait pas. Pour empêcher le malade de bouger, on l'attachait solidement aux quatre coins de la table

d'opération ». Au Liban la première mention d'une anesthésie générale date de 1865. Devant ses élèves, le Docteur George Post, administra du chloroforme à un chien, l'endormit profondément et le disséqua. Quelques années plus tard (1871-1873), la première anesthésie au chloroforme chez l'homme fut réalisée, toujours par le Docteur George Post, à l'Hôpital Johanniter à Beyrouth, pour réduire une luxation de l'épaule.

Au début du XIXe siècle un certain nombre de médecins étrangers exerçaient au Liban. On retrouve dans les relations des voyageurs d'Orient les noms des Docteurs Polany, Aubin (qui étaient aussi Agent Consulaire de France) et Bertrand (d'origine française) qui était le médecin privé de l'Emir Amin, fils de l'Emir Bechir.

A Beyrouth, le Docteur Pestallozza était Chef du Service Quarantenaire et le Docteur Suquet était bien connu pour avoir soigné Ernest Renan et Lady Stanhope.



*Figure N° 10 : Port de Beyrouth au XIXe siècle. (21)*



*Figure N° 11 : Beyrouth, la ville au XIXe siècle. (21)*

A Tripoli, depuis 1807, le Docteur Bois, chirurgien de Nice, opérait et pratiquait les accouchements.

Des étrangers, sans être médecins, pratiquaient aussi l'Art Médical. Le Révérend Père Anasthase, Vicaire des Carmes à Tripoli et Becharré, exerçait la Médecine pour accroître les revenus de son Ordre. Au cours de la querelle qui opposait en 1833 Jésuites et Lazaristes, chacun des deux Ordres faisait tout son possible pour se concilier la sympathie de la population, et quoi de plus rentable que de dispenser des soins médicaux. « Il y a un Jésuite médecin qui est continuellement occupé à traiter des malades qui l'appellent de tous les côtés de la Montagne. Il est habile et ne demande aucun honoraire, double raison pour qu'il soit très recherché ». S'agit-il du F.Henze qui débarqua en 1831 et qui grâce à ses connaissances médicales devint le médecin de Sitt Husn Jihan la femme de l'Emir Bechir, et de Haïdar Quaïd Bey Bellama, Emir du Metn, facilitant ainsi l'introduction de la Compagnie de Jésus au Liban?



*Figure N° 12 : Tripoli. (21)*

Les Médecins diplômés étaient tellement rares qu'ils étaient continuellement demandés en consultation à travers tout le Liban, et menaient de ce fait, une existence très fatigante. Leur position sociale privilégiée, encourageait d'autres jeunes gens à entreprendre de longues études médicales à l'étranger. La grande majorité, munie de diplômes, revenait s'installer dans leurs pays. Pour avoir une idée de leur vie professionnelle, jetons un coup d'œil sur la carrière de 4 médecins libanais qui eurent un grand renom à l'époque.

**Le Docteur Mikhael Mechaka** né en 1800 à Rashmaya, vécut à Damiette chez les Anhoury, ses oncles maternels, et quitta cette ville lors d'une épidémie de peste. A Deir El-

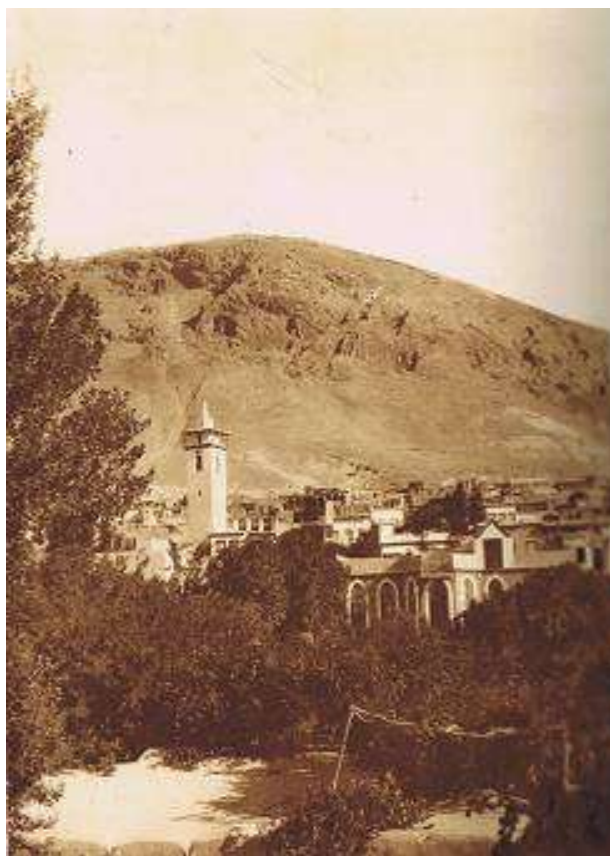
Kamar, il étudia les Mathématiques, l'Astronomie et la Musique, mais une maladie douloureuse l'ayant cloué au lit pendant 5 mois, il s'intéressa à la Médecine. Une fois guéri il fréquenta assidûment un médecin italien qui exerçait dans la région. Nanti de notions médicales pratiques, et toujours curieux d'apprendre, il suivit en 1831 les troupes égyptiennes et assista au siège de Saint-Jean-D'Acre, soignant les blessés et les pestiférés. Il revint ensuite à Damas où on le retrouve interprète du Consulat d'Angleterre.



*Figure N° 13 : Damas vu de la citadelle. (21)*

Son souhait de s'adonner totalement à la Médecine, le poussa à l'âge de 46 ans à se rendre à Kasr El-Aïni où il fit 5 années d'études et obtint son diplôme de Docteur en Médecine. Il revint de nouveau à Damas. De caractère emporté et très direct, il eut une mésentente avec le Patriarche Maximos Mazloum, publia un livre attaquant violemment l'Eglise Catholique, et se convertit au Protestantisme.

En 1859, on retrouve le Docteur Mikhael Mechaka, Consul des Etats-Unis à Damas. L'année suivante il échappa de près à la mort au cours des massacres de 1860, et comme de nombreux chrétiens, il ne dut son salut qu'en se réfugiant dans la demeure de l'Emir Abdel-Kader. Une fois les émeutes terminées, il resta à Damas exerçant toujours son métier de médecin jusqu'en 1870, date à laquelle il eut une attaque d'hémiplégie. Il interrompit alors une pratique médicale qu'il avait toujours exercée gratuitement. De ses quatre enfants, Salim fut missionnaire protestant et les trois autres (Nasif, Ibrahim et Iskandar), firent des études de médecine.



*Figure N° 14 : Damas, le Djebel, Kasyoun (la montagne d'Abraham et le quartier Korde). (21)*

**Le Docteur Sleiman El-Khoury** né en 1832, s'intéressa à la médecine dès son plus jeune âge. Dès qu'un médecin passait dans la région où il habitait, il s'attachait à ses pas et profitait de son contact. Il n'avait pas encore 20 ans que de nombreux malades venaient le consulter, attirés par la réputation de ses doigts agiles et de son sens clinique. Un Jury examinait les praticiens non diplômés exerçant en Anatolie et en Syrie. Sleiman El-Khoury répondit avec tant de compétences aux questions, qu'il fut l'un des seuls à obtenir un arrêté l'autorisant à pratiquer en tant que « Médecin à part entière » dans tout l'Empire Ottoman.

**Le Docteur Farès Saad Noujaim**, né en 1845 à Kfertaï, se rendit à l'âge de 18 ans avec son meilleur ami, Mansour El-Khazen, au Caire pour faire ses études médicales. Au bout de 5 ans, ils en revinrent tous les deux après avoir passé brillamment leurs examens de fin d'études. Ainsi sur le diplôme du Docteur Farès Saad Noujaim, on lit :

« Il a non seulement brillé dans les sciences, mais encore a eu une conduite exemplaire parmi ses condisciples. Il a joint la pratique à la théorie, étant toujours assidu à nous aider à l'Hôpital Général du Caire. Il a toujours recueilli avec une rare application les leçons de clinique, et a fait plusieurs fois les plus difficiles opérations de chirurgie et d'ophtalmologie,

telles les opérations de l'amputation et de la cataracte. Ayant été examiné, il répondit si admirablement bien, que tous les assistants furent ravis de l'exactitude de ses réponses. Enfin, s'étant toujours distingué par la bonne conduite et les soins qu'il prenait des malades, et étant devenu Docteur très habile, et très instruit, nous lui délivrons le présent Diplôme ».

Le Docteur Noujaim revint s'établir à Sahel-Alma et se maria. Son fils Saïd fit ses études de médecine, son second fils, Paul, obtint son Doctorat en Droit et publia « La Question Liban » sous le nom de Paul Jouplin. Il avait une pharmacie près de sa maison et elle lui faisait perdre régulièrement de l'argent parce qu'il ne faisait pas payer les médicaments aux indigents. A tel point, qu'au Kesrouan, quand on voulait parler d'une mauvaise affaire commerciale, on disait « C'est comme la pharmacie du Docteur ».

Il continua jusqu'à l'âge de 67 ans à avoir la même activité, mais bientôt un essoufflement chronique l'obligea à ne pouvoir se déplacer qu'avec l'aide de sa fille Julia. Puis il mourut à Jounieh en 1913.

**Le Docteur Yousef Rami** de Falougha fut un des grands noms de la Médecine de l'époque. Il obtint son Diplôme en 1880 de l'Ecole Militaire de Médecine de Constantinople et à partir de 1803, il fit partie du Jury d'examen qui venait de Constantinople pour examiner les étudiants en fin d'études de la Faculté Française de Médecine et du Collège Américain de Médecine. Ces examens étaient obligatoires pour avoir le droit d'exercer au Liban et dans les territoires de l'Empire Ottoman. Pendant de nombreuses années, le Docteur Rami fut Professeur d'Anatomie à Constantinople où il forma de nombreuses générations de médecins.

Malgré l'ouverture des Ecoles de Médecine à Beyrouth, le nombre de médecins diplômés était encore assez restreint. Il fut demandé aux praticiens non diplômés de venir passer des examens à Constantinople, s'ils voulaient être autorisés à continuer à exercer dans leurs pays.

En 1843, un certain nombre de praticiens libanais ayant passé ces examens, furent diplômés et autorisés à exercer la médecine dans tout l'Empire Ottoman. A part trois d'entre eux qui s'établirent à Damas, tous ces médecins revinrent s'installer au Liban.

### 3 COMMENT SE SOIGNAIENT LES PHENICIENS ?

#### 3.1 Les principales drogues

A l'époque phénicienne, les médicaments étaient composés de produits végétaux, animaux et minéraux. La façon de préparer les médicaments n'était pas laissée au hasard. Les différentes étapes de fabrication d'un remède étaient toujours précisés : concasser, bouillir, secouer, laver... La manière d'utiliser le produit n'était pas non plus indifférente. Tantôt il était donné avec de l'eau, tantôt avec du vinaigre ou du vin léger. Enfin, il était parfois insisté sur l'heure de prise du médicament : aurore ou tombée de la nuit. Les documents pharmaceutiques assyro-babyloniens sont représentés par des tablettes d'argile retrouvées sur le lieu de l'ancienne Ninive. (Figure N° 7)

Près de 650 drogues employées en médecine sont citées soit seules, soit en association. Il est intéressant de passer en revue les produits les plus utilisés dans cette riche Pharmacopée, produits dont plusieurs sont encore utilisés de nos jours (33; 8).

##### 3.1.1 L'Ail (*Alium sativum*)

Poussant dans tout le pourtour méditerranéen, il était l'un des condiments les plus utilisés (Figure N° 15), tout comme de nos jours où, aux Etats-Unis, il occupe la deuxième place après le poivre dans la liste des épices les plus consommées. Dans le Papyrus d'Ebers qui contient plus de 1 000 recettes et formules thérapeutiques, 22 qui incluent l'ail comme médicament principal pour le mal de tête, l'insuffisance cardiaque, les douleurs thoraciques constrictives, les morsures ou les vers intestinaux. L'ail vient donc en premier lieu.

A l'intérieur de la Pyramide de Chéops une inscription qui nous renseigne sur la quantité d'oignons et de gousses d'ail absorbées par les travailleurs durant la construction de l'édifice. Devant la valeur nutritive et médicale de l'ail, on en fit une monnaie d'échange : 15 livres d'ail équivalaient à un esclave en bonne santé. Il est dit aussi dans cette inscription, que lorsque les cargaisons d'ail vinrent à manquer, les ouvriers arrêtèrent le travail, ce qui constitue probablement la première grève dans l'histoire du travail ;



Figure N° 15 : L' Ail. (34)

Les indications de l'ail vont de ses propriétés antiseptiques jusqu'à ses qualités antidépressives « Tout malade hypocondriaque peut être traité par un mélange de décoction d'ail et de vin de dattes » (35).

L'ail était utilisé avant tout, comme agent anti-infectieux. Le Talmud, véritable traité d'hygiène médicale, demandait aux médecins de se laver les mains avant de toucher une plaie, et d'appliquer sur celle-ci de l'ail en cas de rougeur des téguments car « c'est la main qui provoque l'inflammation ».

Ce ne fut qu'en 1940 que l'on se rendit compte du bien-fondé de ces croyances. Arthur Stole, Prix Nobel, découvrit dans l'ail l'existence d'une substance, l'Alliine, qui pour être active doit rentrer en contact avec l'Alliinase, enzyme présente dans la gousse. Quand la gousse est écrasée, l'Alliine est dégradée en Allicine, agent anti-infectieux, par action de l'Alliinase. Dans les années qui suivirent, de nombreux travaux démontrèrent que c'était bien l'Allicine qui avait une action bactériostatique vis à vis des streptocoques, staphylocoques, salmonelles et *Escherichia coli*.

L'ail était utilisé en gynécologie pour le traitement des règles abondantes : « Faites cuire trois grosses gousses d'ail dans du vin, donnez-en à boire régulièrement à la femme malade en lui disant : recouvre la santé ». La même prescription d'ail cuit dans du vin était aussi conseillée après morsure de chien ou piqûre de serpent par application sur la plaie d'un cataplasme d'ail.

En ophtalmologie, on le mélangeait brûlé avec du miel, et on enduisait cette pommade à l'intérieur des paupières quand les yeux étaient rouges et injectés de sang. Une autre formule due à Plautus (388 av. J-C.) conseillait pour les conjonctivites de piler dans un mortier 3 grosses gousses d'ail et de les mélanger avec de la gomme arabique, du vinaigre et de la résine de lentisque (mastic ou meské).

Quand l'ail était cuit avec de la marjolaine, il était capable d'éliminer les poux et les puces. Battu avec du vinaigre et de l'eau, il constituait un gargarisme efficace contre les douleurs de la gorge. Un fragment enfoncé dans la cavité d'une carie dentaire calmait la douleur en « tuant le ver blotti à l'intérieur ». Enfin, bouilli dans de l'eau, du vinaigre et du miel, il éliminait les vers intestinaux.

L'ail était conseillé dans les textes hébraïques comme revigorant sexuel. Il était conseillé à l'homme d'en prendre la veille du Sabbat, nuit consacrée au plaisir conjugal. Dans les textes grecs, on attribuait aussi à l'ail des vertus tonifiantes : « Avalez maintenant des gousses d'ail, et votre ardeur au combat ne sera que plus grande ».

On sait que les phéniciens emportaient dans leurs longues traversées une provision de « gousses miraculeuses » qui servaient de remède efficace contre les maladies des marins, en particulier, le scorbut. Il est d'ailleurs intéressant de noter que dans l'histoire de l'humanité, l'empire phénicien et l'empire anglais, tous les deux redevables à leurs flottes de leur puissance mondiale, purent assurer à leurs marins de longues traversées grâce à leur victoire sur le scorbut : les phéniciens emportaient avec eux de l'ail, et les anglais, du citron, tous les deux riches en vitamine C. En effet chaque 100 grammes d'ail contient 20 milligrammes de vitamine C.

Les indications et les propriétés de l'ail furent amplement exploitées par les médecins phéniciens, tout comme de nos jours la « gousse miraculeuse » est conseillée dans divers domaines de la Médecine : hypotenseur, anti-agrégant plaquettaire et hypo-lipémiant.

### 3.1.2 L'Absinthe (*Artemisia absinthium*)



C'est une plante aromatique (Figure N° 16) qui contient une petite quantité de santonine d'où son efficacité dans le traitement des ascaridoses. Plusieurs générations de médecins ont prescrit jusqu'à dernièrement l'association « santonine-calomel-lactose » tout comme leurs ancêtres phéniciens.

Figure N° 16 : L'Absinthe. (36)

### 3.1.3 L'Aloès (*Aloe barbadensis*)

L'aloès (Figure N° 17) était utilisé comme purgatif associé à d'autres produits carminatifs comme l'anis. Les feuilles d'aloès étaient utilisées en applications locales pour les brûlures et pour leurs vertus calmantes. On sait aujourd'hui qu'elles ont des propriétés antalgiques et un pouvoir antifongique.



Figure N° 17 : L'Aloès. (37)

### 3.1.4 L'Anis (*Pimpinella anisum*)



Figure N° 18 : L'Anis. (38)

Pythagore, le philosophe phénicien né à Sidon, lui consacra de nombreuses études. Selon lui, l'anis (Figure N° 18) aurait le pouvoir de faciliter l'accouchement chez la femme qui en respire l'odeur. D'autre part, il était considéré comme le meilleur produit pour l'élimination des gaz intestinaux.

### 3.1.5 L'Anacarde ou Noix de Cajou (*Anacardium occidentale*)

Au premier siècle avant Jésus-Christ, Dioscoride considérait l'anacarde (Figure N° 19) comme le principal médicament des maladies cardiaques non pas à cause de ses vertus diurétiques, mais à cause de sa forme qui rappelle celle du cœur.

Le système de classement botanique de Dioscoride se basait sur les formes extérieures des plantes. Cette « Doctrine des Signatures » (élaborée définitivement par Paracelse au XVI<sup>ème</sup> siècle) sera suivie pendant de nombreux siècles par les botanistes qui pensaient qu'en se fiant à la silhouette de la plante, on pouvait deviner pour quel organe Dieu l'avait créée. L'ail à tige creuse servira pour les affections pulmonaires, l'anacarde en forme de cœur sera utilisé pour les maladies cardiaques.



Figure N° 19 : L'Anacarde. (39)

### 3.1.6 Le Cèdre (*Cedrus libani*)

La résine de cèdre (Figures N° 20, 21, 22) était un remède utilisé pour les maladies oculaires, maladies du foie, les rhumes, les écoulements urinaires, la constipation. Il était précisé qu'on pouvait trouver cette résine chez les horticulteurs (40).



Figure N° 20 : Le Cèdre. (40)



Figures N° 20 et 21 : Les Cèdres du Liban. (21)

### 3.1.7 Fenouil (*Foeniculum vulgare*)



Figure N° 23 : Le Fenouil. (41)

Il est cité aussi bien dans les tablettes d'argile mésopotamiennes que dans les inscriptions égyptiennes. Il était considéré comme un diurétique. Ses feuilles et ses graines séchées et réduites en poudre servaient pour traiter les ballonnements survenant après un bon repas. (Figure N° 23)

### 3.1.8 Le Benjoin (*Styrax officinalis*)

C'est une résine tirée du tronc d'un arbre qui pousse au Siam et à Sumatra. Les phéniciens allaient jusqu'à ces lointaines contrées pour en ramener car il était particulièrement cher et demandé par les égyptiens pour l'embaumement des grands personnages. Il était aussi utilisé en pharmacie pour les affections pulmonaires, le plus souvent en inhalations. (Figure N° 24)



Figure N° 24 : Le Benjoin. (42)

### 3.1.9 Le Chanvre Indien (*Cannabis indica*)



Cette « herbe » était reconnue dans l'Antiquité et Hérodote raconte que les Scythes s'enivraient en respirant les vapeurs et en buvant les décoctions de la plante verte. Les fleurs du sommet de la plante, riches en résine, servaient à confectionner des mixtures où étaient ajoutés la noix vomique, l'opium et la jusquiame. L'usage de la plante se répandit chez tous les peuples orientaux et les grecs, puis grâce aux marins phéniciens, chez les peuples de l'Inde et de la Chine. (Figure N° 25)

Au deuxième siècle de notre ère, Tyr importait de la soie des Indes, la tissait, la teignait et la réexportait. Il semble qu'au cours de leurs périples, les phéniciens aient introduit l'usage du chanvre indien dans des contrées lointaines. En Chine, Pien-Chao, au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. anesthésiait ses patients avec une préparation à base de chanvre : « Les malades devenaient insensibles comme s'ils avaient été privés de vie, mais bientôt ils reprenaient conscience sans le moindre souvenir de la douleur ». Un peu plus tard, l'Europe fera la connaissance du haschisch importé de Phénicie au cours du voyage d'Himilcon de Carthage qui atteignit la Baltique et qui en rapporta de l'ambre, exclusivité des marins phéniciens.

### 3.1.10 Eau de Roses (*Rosa damascena*)

Obtenu à partir des fleurs de *Rosa damascena*, la rose de Damas (Figure N° 26), elle était considérée comme le remède excellent pour les irritations de la peau et pour les flatulences. Elle était réputée pour son pouvoir d'éloigner les mouches et les moustiques (propriétés réelles liées à la présence de géraniol et de citronellol).



Figure N° 26 : La Rose de Damas. (43)

### 3.1.11 Le Figuier (*Ficus carica*)



Le suc qui sort des jeunes rameaux était utilisé dans le traitement des verrues, croyance ayant toujours cours dans la montagne libanaise. La seule explication serait la présence d'une enzyme protéolytique dans le suc. Comme purgative, la figue était toujours associée à la rhubarbe pour éviter les coliques. (Figure N° 27)

Figure N° 27 : Le Figuier. (44)

### 3.1.12 Les Fleurs de Pavot (*Papaver somniferum*)

Parmi les centaines de décoctions empiriques, elle fut probablement la première drogue efficace pour apaiser la douleur. Homère dans l'Odyssée, parle d'Hélène, fille de Zeus, qui introduisit dans les breuvages la fameuse drogue au pouvoir léthargique : « Elle jeta dans le vase où ils puisaient le vin, un suc magique propre à calmer la douleur et la colère. Quiconque en a bu, ne verse pas une seule larme, même si sa mère et son père étaient morts ». Ce « pharmacon népenthès » ou « remède qui dissipe le chagrin », était un produit exporté par les phéniciens. Après avoir supposé qu'il s'agissait de haschisch, de jusquiame ou de mandragore, le fameux népenthès s'est avéré être tout simplement de l'opium ! (Figure N° 28)



Figure N° 28 : Le Pavot. (45)

Les fleurs de pavot séchées contiennent une très petite quantité de morphine. Ces fleurs étaient utilisées en infusion pour calmer la toux. Quant au latex, le suc obtenu par incision de la capsule encore verte du pavot, il est très riche en morphine. Il fut utilisé comme anesthésique et analgésique et exporté en tant que tel par les phéniciens.

### 3.1.13 Gomme Arabique

Cette résine, récoltée de *l'Acacia senegal*, arbre qui pousse en Arabie, était amenée par les phéniciens en Egypte où elle était très recherchée. La gomme arabique était utilisée dans la préparation de plusieurs médicaments. En Phénicie, elle était considérée comme un produit anticonceptionnel : des tiges d'acacia, sécrétrices de gomme arabique, étaient introduites dans le vagin. La gomme en se dissolvant dans les sécrétions vaginales, libère de l'acide lactique qui tue les spermatozoïdes (l'acide lactique est utilisé de nos jours dans les contraceptifs locaux).

### 3.1.14 La Jusquiame (*Hyosciamus niger*)



En grec on l'appelle « fève à pourceaux » car sa fleur est effectivement mangée par les porcs qui ont une immunité naturelle vis à vis de ses effets vénéneux. Elle servait à apaiser la toux en faisant respirer la fumée de ses feuilles brûlées. Au Ve siècle av. J-C., les médecins de Cos utilisaient les extraits de semence (qui contenaient de l'hyosciamine) associés avec les fleurs de pavot pour traiter les coliques rénales. Plus tard on utilisera ces extraits pour obtenir une sédation, sinon une

*Figure N° 29 : La Jusquiame. (46)* anesthésie au cours des interventions chirurgicales. (Figure n° 29)

### 3.1.15 La Myrrhe (*Commiphora myrrha* = *C. molmol*)

C'est une résine obtenue à partir de la tige d'un arbre qui pousse en Arabie, *Commiphora molmol*. On l'utilisait en pommade pour les ulcères de bouche et elle était réputée avoir des propriétés contre l'ivresse



*Figure N° 30 : La Myrrhe. (47)*

quand on la versait dans le vin avec de la poudre de becs d'hirondelles. (Figure N° 30)

### 3.1.16 L'Oignon (*Alium cepa*)



Tout comme l'ail, il était utilisé pour les piqûres d'insectes, pour les brûlures et les verrues. Il entrainait dans la composition de nombreux médicaments, et la multiplicité de ses indications pourrait être expliquée par ses propriétés fibrinolytiques, anti-agrégantes plaquettaires, hypoglycémiantes et hypotensives. (Figure N° 31)

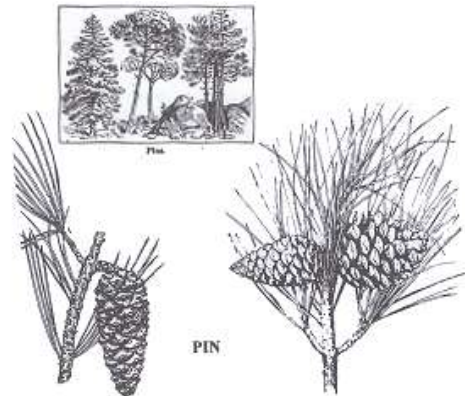
*Figure N° 31 : L'Oignon. (48)*

### 3.1.17 Le Pin (*Pinus sylvestris*)

Le pin (Figure N° 32) avait beaucoup de vertus... Boire la résine de pin (avant qu'elle sèche) déposée dans du vin pendant une semaine pourrait guérir des maladies telles que la rétention d'eau, le foie, la rate, l'angine de poitrine, les problèmes cardiaques, les infections oculaires. Le pin pouvait être « exceptionnel » pour la guérison d'infection

pulmonaire et de cirrhose du foie. D'ailleurs pour les maladies du foie et la jaunisse, on pouvait « faire

cuire la résine avec du sucre et de l'eau, ou bien la mélanger à de la gomme et la mastiquer ». Et il était précisé que « toutes personnes qui se servaient de ces remèdes ne devaient pas manger d'aliments contenant des graisses ». Le pin avait, disait-on, une « force médicale extraordinaire » (40).



*Figure N° 32 : Le Pin. (40)*

### 3.1.18 La Rue (*Ruta graveolens*)

Elle était utilisée pour les retards des règles, et avait la réputation d'être abortive. Pythagore après lui avoir consacré de nombreux travaux, finit par l'accuser d'être très nocive pour les yeux et conseilla de ne pas l'utiliser. Elle fut, malgré cela, très utilisée en médecine galénique et ne fut interdite qu'en 1965.



*Figure N°33 :  
La Rue (49)*

### 3.1.19 La Thériaque



*Figure N° 34 : Pot à  
Pharmacie contenant  
la Thériaque. (50)*

La Phénicie, sous le joug romain, a connu à côté des plantes médicinales, les multiples recettes extravagantes prisées à Rome. L'une d'elles avait été préparée par Andromaque, le médecin de Néron. On l'appelait Thériaque en raison des vipères qui en composaient l'ingrédient de base et essentiel, et on lui prêtait le pouvoir de guérir toutes les maladies et en particulier les piqûres de serpent. Une soixantaine de substances entraient dans sa composition qui fut préservée pendant plusieurs siècles puisque la thériaque, certes modifiée, figurait encore en bonne place dans le Codex de 1908. (Figure N° 34)

### 3.1.20 Les Minéraux

Seuls ou en association avec des plantes, ils étaient très utilisés dans la pharmacopée : l'alun astringent, l'antimoine pour les maladies des yeux, le vert-de-gris comme désinfectant, la magnésie en tant que laxative, le mercure, le plomb, la potasse, la soude et surtout le soufre qui était conseillé pour toutes les maladies de peau.

## **3.2 Les maladies courantes**

### **3.2.1 Maladies digestives**

#### **3.2.1.1 La diarrhée**

Probablement à cause des mauvaises conditions hygiéniques alimentaires, la **diarrhée** était le syndrome le plus souvent rencontré et il couvrait les intoxications alimentaires et les infections parasitaires ou amibiennes. Le traitement était bien codifié et souvent appliqué sans l'aide du praticien. On faisait suivre au malade une diète hydrique où on donnait de l'eau, du thé fort, des limonades ou du lait caillé avec de l'ail. On donnait à manger des grenades acides grillées avec leur peau et mélangées à du lait caillé desséché. Quand la diarrhée était importante et les coliques très sévères, on avait alors recours à des tisanes de « khech khach ». Ces tisanes n'étaient pas préparées avec des graines ou des fleurs de pavot ou encore moins avec des graines de chanvre indien. Pour ces tisanes, dans la montagne libanaise, on utilisait non pas le Pavot blanc source de l'opium, mais une autre Papavéracée, le *Papaver rhoeas*, ou Pavot Rouge, ou en arabe, le khech-khach sauvage. Il s'agit d'une variété de coquelicot. Les pétales rouges, séchés et conservés au sec, contiennent une matière colorante et un alcaloïde apparenté à ceux de l'opium, la rhoéadine, anti-diarrhéïque et très légèrement somnifère.

Un autre produit très utilisé pour les diarrhées était le Sumac ou *Rhus coriaria*. Dans un litre d'eau on laissait macérer pendant toute une nuit un quart d'once (50 grammes) de sumac. Le lendemain, on filtrait en pressant à travers un tissu et on donnait à boire au malade, un verre de ce jus rouge après chaque repas. Certains, voulant allier l'efficacité avec la prise d'un bon plat, préféraient absorber des œufs frits avec le sumac.

#### **3.2.1.2 Les parasites intestinaux**

Pour les **parasites intestinaux**, on utilisait les graines de citrouille, *Cucurbita pepo*. On mélangeait un quart d'once de pépins frais avec deux cuillerées à soupe d'huile de ricin et deux cuillerées à soupe de miel. On faisait boire ce mélange dans un verre de lait. Comme ténifuge, on utilisait aussi les graines, les feuilles ou les fruits de myrte *Myrtus communis*, les semences ou les graines de lupin, *Lupinus albus*, en décoction, en y ajoutant beaucoup de sucre à cause du goût amer. L'écorce de grenadier, *Punica granatum*, en infusion avait déjà été utilisée comme antihelminthique à l'époque phénicienne. Ce n'est pas l'écorce de l'arbre, mais l'écorce de la racine qui a des propriétés vermifuges.

Ainsi les **vers intestinaux** avaient bon dos, et étaient accusés de presque tous les maux : depuis l'appendicite aiguë jusqu'à la paresse scolaire, depuis les troubles digestifs jusqu'à la mélancolie en passant par les palpitations, l'épilepsie et la stérilité conjugale. Les semences de courges ou l'extrait éthéré de fougère mâle associé au calomel, provoquaient l'expulsion du ténia (ne pas oublier le pot de chambre rempli à moitié d'eau chaude) entraînant le plus souvent la guérison du tableau clinique fonctionnel. L'ascaris, malgré sa réputation encore plus vicieuse pour les nerfs de jeunes filles, réagissait assez correctement aux classiques cachets de santonine-calomel-lactose.

### 3.2.1.3 L'occlusion intestinale

Malgré la description minutieuse de plusieurs syndromes, les résultats thérapeutiques devaient être aléatoires, ainsi, l'**occlusion intestinale** était soignée avec de l'absinthe : « Si tu examines un malade souffrant de douleurs à l'estomac et qui vomit fréquemment, et si tu trouves une saillie des parties antérieures de son abdomen, si ses yeux sont las et son nez pincé, tu diras alors que c'est une putréfaction des excréments. Tu prépareras un remède composé, de pain de farine blanche et d'absinthe en grande quantité, tu ajouteras de l'ail et tu le feras ingérer au malade avec du gras de bœuf et de la bière pour ouvrir la voie des excréments ».

## 3.2.2 Maladies infectieuses (virales, bactériennes, parasitaires)

Les **maladies infectieuses** ne pouvaient bénéficier que des conseils hygiéniques hébraïques.

### 3.2.2.1 La coqueluche

Au cours de la **coqueluche**, on donnait tout au long de la journée, des infusions chaudes associées à la prise de jus ou suc de réglisse, *Glycyrrhiza glabra*, obtenu à partir de la tige souterraine de cet arbre. Une recette très populaire pour calmer les quintes coquelucheuses consistait à creuser un trou dans un navet, à le remplir de sucre et au bout d'un certain temps à boire de liquide recueilli dans ce petit trou.

### 3.2.2.2 La rougeole

Pour la **rougeole**, on prescrivait des infusions de nénuphars, *Nymphaea alba*, des infusions de jujubes, *Zizyphus vulgaris*, ainsi que de la mélasse de raisins.

### 3.2.2.3 La diphtérie

Dans la **diphtérie**, on enduisait le palais et la gorge de l'enfant avec de l'huile de roses, *Oleum rosae*, et on lui donnait à boire de grandes quantités de sirop de mûres.

### 3.2.2.4 La gale

La **gale** justifiait un traitement à appliquer à toute la famille dès qu'un seul membre en était atteint : après un bain chaud et l'utilisation d'une « lifa » bien dure, on frottait tout le corps avec des tranches de citron et on l'enduisait ensuite d'une pommade à base de soufre et d'axonge (graisse de porc).

### 3.2.2.5 La fièvre typhoïde

La **fièvre typhoïde** (51) était redoutable, plus sérieuse elle engageait le pronostic vital. Dès que le diagnostic était établi avec certitude et parfois après maintes consultations orageuses entre différents confrères, le médecin traitant mettait au courant la famille des diverses complications possibles. De la surdité à la calvitie en passant par l'idiotie résiduelle, tout était possible et surtout, la complication la plus grave : l'hémorragie intestinale (52).

En pareil cas, on imposait au malade déjà immobile en décubitus dorsal, un cerceau suspendu au-dessus de son ventre avec une vessie remplie de glaçons disposée de façon à effleurer la paroi abdominale, sans appuyer sur elle. Comme il fallait chercher à attirer le sang vers les extrémités (pour éviter qu'il n'aille en trop grande quantité vers le territoire intestinal), on enveloppait les membres inférieurs d'ouate. L'alimentation était suspendue. A moins d'avoir à faire à un médecin sévère, le malade était autorisé à sucer quelques glaçons.

Pour suspendre les mouvements péristaltiques intestinaux, on donnait de l'opium sous forme d'extrait thébaïque ou de Laudanum de Sydenham. Et l'on surveillait. Et l'entourage veillait, patientait, priait, comptant les heures et les jours qui passent, rythmés par les visites du médecin dont les honoraires étaient de 1/2 majidiyé (2 francs) et cela dans les cas les plus favorables. Un Professeur appelé en consultation ne se déplaçait jamais pour moins de 5 Majidiyés.

Le médecin traitant devait passer au moins deux fois par jour. Il était à l'affût de deux signes capitaux : une chute brusque de la température et l'accélération du pouls, ce qui aurait signifié la reprise de l'hémorragie. En pareil cas, on tentait de faire une hémostase en pratiquant une injection hypodermique de 1 mL d'ergotine. Parfois, si le collapsus n'était pas très évident, on se contentait d'administrer l'ergotine par la bouche. En cas d'hémorragie considérable, de ballonnements importants, d'un pouls rapide et filant, on se voyait obligé de rendre à l'organisme le liquide perdu en injectant par voie sous-cutanée du sérum artificiel. Il fallait commencer par de petites quantités (100 à 200 mL), non par crainte d'une hypertension, mais parce qu'une plus grande quantité pouvait diminuer la coagulation sanguine. Ce n'était que quelques heures plus tard qu'il était autorisé de faire « l'injection massive » : 500 à 800 mL. Enfin, sauf en cas d'extrême urgence, on n'utilisait que la voie sous-cutanée en ajoutant au sérum un peu de glycérine pour atténuer la douleur de l'injection.

### 3.2.2.6 La dysenterie

Au début du siècle, la **dysenterie** sévissait au Liban de manière endémique et son traitement classique selon les traités de l'époque, ne laissait pas beaucoup de choix au médecin. Si au XVIIIe siècle on préconisait les « évacuants » pour débarrasser le tube digestif des matières « peccantes », dès le début du XIXe siècle on considéra la dysenterie comme une phlegmasie et on la traita par la seule saignée. Mais bientôt, on revint à la thérapeutique « évacuante » basée sur l'emploi des purgatifs, et surtout de l'ipéca. Ce vomitif de choix était considéré avoir une action spécifique sur la dysenterie, tout comme la quinine sur le paludisme. Quant aux purgatifs, leur emploi était le complément indispensable de l'ipéca. Le calomel avait été mis à l'honneur par les médecins anglais des Indes mais d'autres auteurs conseillaient le sulfate de soude, l'huile de ricin ou le séné. Non contents de donner des vomitifs et des purgatifs, les sécrétions intestinales devaient être modifiées et on insistait sur les grands lavements de nitrate d'argent qui « bien que très douloureux, doivent être considérés comme le véritable traitement abortif de la dysenterie ».

### 3.2.2.7 La lèpre

La **lèpre** avait été décrite par Hippocrate sous le nom de « maladie phénicienne » et les romains conserveront pour la désigner le terme de « Morbus phoenicius ». Elle est souvent mentionnée dans les textes Assyriens et Egyptiens. L'historien Manethon raconte que vers 1200 av J.C, le pharaon avait relégué et isolé dans la ville d'Avaris, 80 000 israélites lépreux.

Il est probable que ce soit les hébreux qui, en quittant l’Egypte sous la conduite de Moïse, aient propagés la maladie dans le Proche Orient.

Mais si la lèpre fit des ravages chez les Hébreux, elle en fit encore plus chez les Phéniciens, et comme ceux-ci étaient de grands navigateurs, ils la disséminèrent partout où ils créèrent des comptoirs.

Cependant on devait confondre la lèpre avec plusieurs autres maladies de peau, qui étaient soignées toutes avec le soufre, à moins de compter sur une intervention divine pour la guérison. Naaman le lépreux, chef de l’armée syrienne fut guérit en suivant les conseils du prophète Elisée : « Va te baigner 7 fois dans le Jourdain, la chair te reviendra et tu seras pur. Il descendit et se plongea 7 fois dans le Jourdain et sa chair redevint comme la chair d’un petit garçon ».

Les sages de la Kabbala préconisaient de la viande de hérisson séchée et réduite en poudre, mélangée dans une boisson à base de vinaigre et de miel (une portion de vinaigre pour cinq portions de miel bouillis ensemble). Cette potion devait guérir le malade de la lèpre.

### 3.2.2.8 La tuberculose

Une attitude désespérée était adoptée devant les cas de **tuberculose** : « Le malade tousse fréquemment, les crachas sont épais et contiennent parfois du sang, la respiration fait un bruit de flute, le corps est froid, mais les pieds sont chauds, la transpiration abondante et le cœur rapide ».

Elle était considérée comme une maladie honteuse dont il n’était pas décent de prononcer le nom. Tout au plus disait-on « l’autre maladie ». Les malades étaient isolés, loin de leur famille, et seules les vieilles personnes pouvaient les approcher et les servir car on pensait que l’affection n’était contagieuse que pour les jeunes. La première mention publique de la tuberculose fut faite à Beyrouth en 1899 par le Dr Iskandar Baroody dans la revue « Al-Tabib ». Quelques mois plus tard, la première association de lutte contre la tuberculose verra le jour.

Le traitement de la tuberculose demandait au malade beaucoup de patience car il était astreint en premier lieu à un repos physique étalé parfois sur des années, ainsi qu’à une discipline bien codifiée : interdiction de cracher par terre, recommandation de laver à part tout ustensile ayant servi au malade, éloignement des enfants qu’il fallait élever à la campagne par une nourrice paysanne, saine et de forte corpulence. La cure de grand air était obligatoire. Si le climat marin avait été un moment conseillé, très vite on préféra des voyages en altitude car

on avait remarqué l'immunité des montagnards à l'égard de la phtisie. Le traitement médical consistait en injections intraveineuses de calcium et l'administration de doses progressives de tuberculine. Robert Koch après avoir isolé le bacille tuberculeux en 1882, avait découvert une substance, la tuberculine qui, d'après lui, arrêtaient l'évolution de l'infection et guérissait la tuberculose à son début. L'emploi de hautes doses entraînant des réactions dangereuses, on cherchait à accoutumer progressivement l'organisme à des doses de plus en plus fortes. Mais après un engouement thérapeutique initial, on constata l'absence de pouvoir immunisant et curateur de la tuberculine.

Avec l'apparition des médecins diplômés, certains métiers commencèrent à disparaître. Tel fut le cas des « Kahhals » qui soignaient toutes les maladies des yeux avec du khôl pur ou mélangé à d'autres ingrédients. S'ils obtenaient quelques résultats dans les infections oculaires bénignes comme la conjonctivite, leur khôl était bien entendu totalement inefficace dans le trachome, affection très fréquente au Liban puisque même en 1920, elle frappait 85% des habitants du sud et de la Bekaa.

Certains de ces Kahhals allaient même jusqu'à pratiquer l'opération de la cataracte : par pénétration dans la chambre antérieure, ils réclinaient le cristallin dans le vitré. Le malade recouvrait la vue pendant un certain temps, mais pour la perdre de nouveau ensuite. Les Kahhals disparaîtront progressivement avec l'arrivée des médecins diplômés, qui bien que non-ophtalmologistes, avaient eu au cours de leurs études un entraînement, sinon des connaissances scientifiques en ophtalmologie.

Par contre, d'autres « spécialistes » ne virent pas leur pratique diminuer : les fractures et les luxations continuaient d'être soignées par les rebouteux, les moujabber. Leur métier était souvent transmis de père en fils, exigeait du doigté et les résultats obtenus n'étaient pas toujours mauvais. Mais vis-à-vis de ce métier, il y avait une opposition unanime et féroce de la part des diplômés à qui le rebouteux enlevait nombre de patients et donc de revenus. Les diplômés firent de tout pour imposer au public une image particulièrement péjorative du rebouteux. On cita les membres raccourcis, les claudications résiduelles, les mains déformées. Le corps médical, au nom d'une culture savante, eut beau revendiquer le monopole de la santé, il n'y eut aucun résultats. Les moujabber itinérants circulant d'un coin à l'autre de la montagne, ou les moujabber sédentaires, guérisseurs traditionnels de villages, garderont une clientèle fidèle et se bâtiront parfois une réputation dépassant leur région.

Cependant devant certains tableaux, le médecin reconnaissait ses limites, et il l'avouait franchement. Tel le redoutable **tétanos** à propos duquel il est dit : « Il est pénible au malade

d'ouvrir la bouche, des convulsions surviennent, le dos est rigide, le bouche est liée, les sourcils tordus, la face comme s'il pleurait, c'est une maladie contre laquelle on ne peut rien ». Ainsi en ce qui concerne la **méningite tuberculeuse** (53), il était évident que « dès le diagnostic fait, l'arrêt de mort est prononcé ». Néanmoins, le médecin devait s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une « méningite hystérique » et il était obligé de prescrire l'association santonine-calomel-lactose pour éliminer toute possibilité d'une « méningite réflexe d'origine vermineuse ». Certains traités conseillaient aussi une prescription de principe de mercure et d'iodure de potassium pour écarter une possible étiologie syphilitique. Mais de toute façon la méningite tuberculeuse était reconnue mortelle à court terme.

Cela n'empêchait pas de donner des conseils d'hygiène pour l'entourage : « Il faut éloigner les frères et les sœurs et les élever à la campagne. Il faut mettre leur encéphale au repos et se garder de les pousser aux études. C'est à une véritable diète intellectuelle qu'il faut les astreindre en remplaçant les livres par les promenades. Il faut ménager le cerveau et pour éviter les mouvements congestifs de la tête, on fera porter aux enfants des cheveux coupés courts » (54).

### 3.2.2.9 Les maladies vénériennes

Quand aux **maladies vénériennes** et en particulier l'urétrite purulente, elle semble avoir été fréquente et propagée en grande partie par la prostitution sacrée instituée depuis l'époque babylonienne. Hérodote nous raconte que « toute femme était obligée une fois dans sa vie de se tenir dans un temple de Vénus et d'avoir des relations avec un étranger. La femme suivait le premier homme qu'elle rencontrait, n'en refusait aucun et après avoir eu des rapports avec lui, elle s'en retournait chez elle... et désormais, personne, même avec une très grosse somme, ne réussissait à la posséder. Celles qui étaient douées de beauté étaient vite libérées, mais celle qui étaient difformes, devaient attendre très longtemps ».

Quelle est l'origine de ce rite étrange ? Était-il la conséquence de la crainte, pour le fiancé, de violer un tabou en versant un sang innocent ? Était-ce une préparation physique au mariage ? Ou était-ce simplement un sacrifice à la déesse ? Nous n'en savons rien.

Toujours est-il que la prostitution sacrée était courante en Israël, à Chypres où les jeunes filles gagnaient ainsi leur dote, et surtout en Syrie où la fertilité du sol était symbolisée par une grand-mère dont les ébats étaient pour la terre une suggestion assurant la croissance des animaux et des hommes.

Comme il n'y avait pas de traitement efficace pour les maladies vénériennes, la prophylaxie était le meilleur moyen d'approche. Pour l'urétrite purulente, il est dit dans la bible que « tout homme qui a des sécrétions de son pénis doit être isolé, car la sécrétion le rend contagieux et tout lit sur lequel il couche est aussi contagieux ». Quand au malade « son urine première est blanche et le sang vient après qu'il a uriné, et à cet homme atteint de blennorragie, à travers un tube de bronze introduit dans son pénis, tu verseras du vinaigre et de la résine de galbanum, et tu lui donneras à boire de l'huile avec de la bière, et il guérira ».

### **3.2.2.10 La peste**

La **peste** qui sévissait depuis l'Antiquité, adoptera à partir du XIVe siècle une allure épidémique explosive. En l'espace de deux années autour de 1350, la « Peste Noire » supprimera 25 millions d'habitants en Europe et près de 75 millions dans le monde connu de l'époque. Les sécrétions pulmonaires, les hémorragies et les hématomes sous la peau, lui valurent son nom de « Peste Noire ». Ce fut une épidémie de la forme pulmonaire dont la contagion se faisait par voie aérienne. Cependant plusieurs théories furent avancées pour expliquer l'origine et la contagion de l'affection. Pour l'Université de Montpellier, c'était le regard du pestiféré qui transmettait la maladie, d'où l'obligation de bander les yeux du malade quand le médecin était à son chevet. Les Médecins de la Faculté de Médecine de Paris affirmèrent dans un rapport de 1348, que la peste était due à la conjonction des planètes Saturne, Jupiter et Mars. Toujours à la recherche de coupables, on accusa les juifs qui furent brûlés vifs à Bâle, pendus à Strasbourg, et l'on estima à 50 000 le total de ceux qui furent ainsi massacrés.

Ces théories persisteront longtemps en Europe. Fracastorius dans son *Traité des Maladies Contagieuses*, affirmait que la transmission se produisait par l'intermédiaire de germes pouvant pénétrer le corps par la peau ou la respiration. Le Jésuite Athanase Kircher avait remarqué sous son microscope rudimentaire « des vers petits et mobiles particulièrement nombreux dans le sang et le pu des bubons ».

Cependant en Orient, Ibn el-Chatib (1313-1374), médecin arabe de Grenade avait rédigé un *Traité* dans lequel il affirmait que la contagion ne pouvait se faire que par contact avec le malade, ses déjections ou ses habits. En acceptant le caractère contagieux de la peste, l'Orient se défendra mieux contre les épidémies et certains profiteront de ces connaissances pour les appliquer dans l'Art de la Guerre. Ainsi en 1347, les Tartares assiégeant les Génois à Caffa, furent atteints par l'épidémie. Voulant propager la maladie à l'intérieur de la ville, ils

jetèrent des cadavres de pestiférés à l'intérieur des remparts : la maladie se propagea à tel point chez les Génois assiégés, qu'ils furent obligés de se rendre. Dans ce cas particulier, le vecteur maladie n'était pas le rat, mais la puce qui abandonne le cadavre quand il se refroidit et que sa température tombe à 28°C. D'ailleurs, il est intéressant de noter qu'à l'époque, on savait que la peste était une maladie contagieuse contre laquelle on pouvait se prémunir en adoptant des mesures d'hygiène, mais nulle part il n'est fait mention du rat dans la propagation de la maladie. Le rôle de cet animal ne sera reconnu qu'après la découverte du bacille pesteux en 1894, et il faudra attendre 1898 pour que Simond puisse démontrer que la puce après avoir piqué un rat ou un homme pestiféré, pouvait inoculer le bacille à un homme sain.

Il est cependant curieux de lire ce texte retrouvé dans le « Journal d'un Voyage en Orient » du Comte Joseph d'Estournel : « La peste semble causée par l'introduction d'animacules à travers les pores de la peau dilatée par les grandes chaleurs. Ils y pullulent et forment ces tumeurs dont le corps se couvre. Le germe du mal peut rester déposé dans les vêtements et y couver indéfiniment jusqu'à ce qu'il trouve où s'attacher ».

Au début du XIXe siècle, une terrible épidémie ravagea l'Europe et s'étendit en Egypte, Syrie et Palestine, certaines provinces perdant la moitié ou même les deux tiers de leurs habitants. La peste atteignit le Liban en 1813. L'Emir Béchir imposa des mesures draconiennes « d'évitement ». Il fit isoler les malades par bouclage complet dans leurs maisons ou dans des camps sanitaires entretenus à ses frais, et fit placer sous surveillance les personnes ayant été en contact avec des malades. L'Emir chargea Joseph Chalfoun et ses Gardes Mobiles, de surveiller les routes du littoral pour empêcher l'entrée des étrangers et le trafic avec les villes contaminées. Il fit fermer toutes les boutiques et toutes les auberges situées sur les grandes routes et interdit aux travailleurs saisonniers travaillant la soie sur le littoral, de revenir chez eux à la montagne avant la fin de l'épidémie.

Pour on ne sait quelle raison, la peste faisait le plus de ravages à Tripoli où on dénombra plus de 300 morts, alors qu'à Beyrouth la mortalité était nettement moins importante. Au cours des années suivantes, de courtes explosions épidémiques eurent lieu, et dès l'apparition des premiers cas, les beyrouthins allaient se cacher à la montagne.

La lutte contre la peste pratiquée exclusivement au niveau de l'hygiène publique portait ses fruits « grâce aux règlements sanitaires obligatoires édictés par l'Emir Béchir bien avant que le vice-Roi d'Egypte ou le Sultan, eussent songé au régime des quarantaines ». Dans d'autres régions, et en particulier à Damas, chaque épidémie de peste provoquait des ravages importants. Ceci était dû probablement à un refus des mesures sanitaires, comme en fait mention une Fatwa des Ulémas de Damas datée d'Avril 1840 : « Quant à la pratique sévère en

usage chez les européens d'enterrer les pestiférés dans leurs habits, de brûler leurs effets, d'isoler les personnes qui avaient été en contact avec eux, elle ne dénote que la peur de la mort. En Droit Charfi, aucun texte n'autorise cette pratique. L'isolement est une peine que l'on ne saurait appliquer aux parents innocents des pestiférés. De même qu'il n'est pas permis à une femme chrétienne d'examiner une femme musulmane, son regard ne doit pouvoir porter que sur le visage, les pieds et les mains. »

En 1834, Ibrahim Pacha donna des ordres pour la réalisation d'un Service Quarantenaire avec le concours des Consuls de France, d'Autriche, d'Espagne, de Grèce et du Danemark à Beyrouth. Le mot « Quarantina » ou quarantaine, date de l'époque où Raguse, petite république italienne sur l'Adriatique avait fait construire un débarcadère à bonne distance de la ville et du port, et où les arrivants devaient débarquer et y attendre 40 jours avant d'être autorisés à rentrer dans la ville.

Le Comte d'Armagnac, aide de camp de Sélim Pacha fut chargé de mettre au point le Service Quarantenaire : « Le corps consulaire, investi de tous les pouvoirs pour créer une organisation sanitaire, me choisit pour Commissaire et me chargea de rédiger le projet de règlement, en même temps qu'il me donnait la haute main sur le Lazaret en Syrie. A l'aide des diverses lois européennes et après avoir consulté plusieurs médecins et capitaines français et italiens, je vins au bout de ma tâche ».

La France nomma le Docteur Suquet, Médecin Sanitaire à Beyrouth aux appointements de 10 000 francs par an, somme très importante car à l'époque, 20 francs correspondaient à 88 piastres. Il était chargé de tenir le Gouvernement Français au courant de l'état sanitaire du pays. Le Docteur Amstein fut nommé à Damas où il y avait déjà un autre médecin français, le Docteur Latour, ancien médecin vétérinaire de l'Ecole de Abou-Zaabel mais qui était payé par le Gouvernement Turc. On appelait ces médecins, les « douaniers de la peste ».

Ce service Quarantenaire contrôlait les voyageurs arrivant par bateau, alors que ceux qui venaient par la route, étaient contrôlés en période d'épidémie, par les hommes de Yousef Chalfoun qui bloquaient les routes. Le Chef du Service Quarantenaire de Beyrouth était le Docteur Pestalozza, et il fut malheureusement l'objet de critiques car tous les voyageurs venant d'une région infestée ou non, étaient parqués pendant 40 jours dans les salles où l'hygiène ne pouvait être maintenue : mi-hangars, mi-prisons auxquels n'échappaient que les voyageurs riches qui pouvaient résider dans de petites maisons louées aux alentours.

Aux dires d'un voyageur anglais, le Service Quarantenaire de Beyrouth « était absolument inefficace du point de vue médical mais très efficace du point de vue économique,

puisque son seul rôle était de vexer les étrangers et de remplir les poches des fonctionnaires ». Ce même point de vue est retrouvé dans les plaintes du Vice-Consul de Russie à Acre qui, venant d'une région non infestée, fut détenu malgré cela 40 jours à la Quarantaine. Dans une lettre où il exhale toute sa rancœur, il se plaint surtout de la présence d'un cadavre que les fonctionnaires hésitaient à transporter. Un pareil jugement péjoratif est aussi porté par un autre voyageur, E. Blondel qui dit : « Le Lazaret est mal tenu, tout y est d'une saleté révoltante. En été on y est dévoré par la vermine, et pendant la saison des pluies, les terrasses laissent filtrer tellement d'eau qu'on ne sait où se réfugier pour trouver un abri. On ne trouve de meubles d'aucune espèce, ni lits, ni tables, ni chaises. Il n'y a même pas de cheminée pour préparer la nourriture. On est réduit comme chez les lapons à faire le feu dans les chambres, et la fumée s'échappe par les portes. Les gardiens sont des vétérans de l'armée égyptienne à qui on donne cet emploi en qualité de retraite ».

Malgré toutes ces imperfections, la réglementation sanitaire semble avoir porté ses fruits et la dernière fois qu'il fut fait mention d'une véritable épidémie de peste au Liban, ce fut le 28 juin 1838 dans une lettre de Mr. Alex Duval, Consul de France à Beyrouth et adressée à son Ministre des Affaires Etrangères à Paris.

Pour les malades atteints de la peste, la mortalité était très élevée, mais ce n'était pas là une raison pour les priver de soins. Considérant le bubon comme un effort de la nature pour se débarrasser du mal, on faisait tout son possible pour le faire suppurer. On utilisait des cataplasmes faits de mie de pain, de lait, de safran et de savon. Quand le bubon était mûr, on l'ouvrait en le cautérisant au fer rouge et on le pansait ensuite avec de l'ail et des résines. Le traitement médical consistait en une seule saignée au début de la maladie, et en des frictions quotidiennes de tout le corps pendant 3 minutes avec de l'huile d'olives. On donnait de grandes quantités d'infusions chaudes, on couvrait chaudement le malade et on lui faisait boire des limonades contenant du camphre, de la cannelle, de l'extrait d'opium et du sel d'ammoniaque.

Certaines recettes étaient tout autant empiriques. Ainsi, on prétendait que la peste fuyait l'odeur du cheval, les couvertures de cheval se vendaient très chères et des cavaliers, au plus fort des épidémies restaient des semaines en selle dormant même sur leur monture.

### **3.2.2.11 La variole**

Quant à la **varirole**, elle sévit pendant des siècles sans merci, elle n'épargnait aucun pays et on estime qu'au XVIIIe siècle près de 60 millions de personnes y succombèrent. Le

quart de la population de chaque nation devait sinon en mourir, du moins demeurer aveugle ou défiguré pour le restant de ses jours. Il n'est donc pas étonnant que partout on ait cherché un moyen pour éviter cette maladie.

On savait depuis longtemps que ceux qui avaient eu la chance de guérir de la variole, ne pouvaient plus la contracter une seconde fois. Donc un moyen de protection consistait à s'exposer volontairement à une infection minime alors que l'on se trouvait en bonne forme. La variolisation consistait à introduire dans un corps sain un peu de substance provenant des pustules de la peau d'un variolique en voie de guérison. La variolisation était tout à fait différente de la vaccination qui consiste à inoculer à l'homme une maladie de la vache, le cowpox, ce qui l'empêche ensuite de contracter la variole.

Chaque peuple avait sa méthode de variolisation. Déjà à partir du VI<sup>e</sup> siècle, les chinois instillaient le liquide purulent dans les narines. Les hindous procédaient à la variolisation à intervalles réguliers. A Constantinople, la femme de l'Ambassadeur d'Angleterre avait coutume de se déguiser et de visiter les quartiers pauvres de la ville. En 1717, elle assista à une séance de variolisation : « La variole fatale en Angleterre, est ici parfaitement inoffensive grâce à l'invention de la greffe, c'est le nom qu'on donne ici à ce procédé. Sachez qu'un certain nombre de vieilles femmes entreprennent de faire l'opération susdite chaque fois qu'en septembre les pires chaleurs de l'été sont passées. On se réunit par groupe de quinze à seize personnes, et on fait venir la vieille. Celle-ci apporte de la matière variolique de la meilleure qualité, de quoi remplir une coquille de noix. Ensuite la sorcière demande à chacun où il lui plaît de se faire ouvrir une veine. Le choix fait, elle vous égratigne promptement avec une grande aiguille pour mettre dans la veine ouverte le poison. Le huitième jour après le traitement, la fièvre monte et on doit garder le lit parfois pendant deux jours. On présente une vingtaine ou une trentaine de pustules sur le visage, qui ne laissent cependant jamais de traces. Huit jours plus tard, tout le monde est aussi bien qu'avant. »

Au Liban, on procédait à une variolisation assez originale, on donnait à boire une macération de croûtes varioliques dans le lait d'une nourrice qui devait allaiter une fille. Une autre technique utilisée dans la Montagne, consistait à insérer dans la peau un fil préalablement enduit d'une poudre de croûtes sèches.

Nous ne pouvons pas savoir aujourd'hui l'efficacité accordée par ces méthodes, mais toujours est-il qu'en attendant la vaccination jennérienne, la variole faisait des ravages en Egypte, en Syrie et au Liban. De nombreux cas de cécité seraient dus à cette maladie : « Dans les trois premiers jours, on ne donne jamais au malade que du debs, du miel et du sucre. Dès le septième jour on lui autorise les laitages et les poissons. On évite de laver les yeux bien

qu'ils soient pleins de pus et que les paupières soient collées par les sérosités desséchées. Ce n'est qu'au bout de 40 jours que les yeux seront lavés, alors que le séjour du pus a rongé l'œil ».

Il faudra attendre 1796 pour qu'un médecin de campagne, le Dr. Edward Jenner, décrive et fasse adopter la véritable vaccination antivariolique totalement efficace contre la maladie. Il avait remarqué que les filles de ferme qui avaient contracté une maladie de la vache, la vaccine, ne pouvaient plus attraper la variole. La vaccine consistait en une éruption bénigne de pustules qui disparaissent rapidement sans laisser de traces. A l'époque de Jenner, on prélevait la pulpe de ces pustules et on vaccinait de bras à bras. Si elle était absolument efficace contre la variole, cette méthode comportait des risques de transmission de maladies contagieuses. L'histoire est souvent relatée d'un couvent où près de la moitié des jeunes filles furent contaminées de syphilis à partir d'un soldat de la Légion Etrangère au bras duquel le pus vaccinal avait été prélevé. Pour éviter ces risques, la vaccination à partir de la pulpe vaccinale de la génisse sera définitivement adoptée. L'Angleterre offrit au Dr Jenner un don de 10 000 livres sterling et à partir de 1800 tous les marins de la flotte anglaise furent vaccinés.

Le Consul d'Angleterre à Beyrouth envoya chercher le vaccin et le proposa à l'Emir Béchir qui, pour on ne sait quelle raison, refusa. Quelques années plus tard, en 1806, l'Emir fit venir le vaccin au Liban et se fit lui-même vacciner ainsi que son entourage. Son emploi fut d'abord réservé à la colonie européenne et aux notables du pays, mais il ne tarda pas à s'étendre au public. Tous les vaccinés échappèrent à la terrible épidémie variolique de 1810.

Qu'est-ce qui fit changer d'avis l'Emir au sujet de la vaccination ? D'après Henry Guys, Consul de France, c'est au Dr Pierre Laurella, médecin italien (dont la petite-fille Elise sera la mère du Docteur Kamel Gargour) que nous devons l'introduction de la vaccination au Liban. Profitant du crédit dont il jouissait auprès de l'Emir Béchir, et de l'appui que lui valait l'amitié de son compatriote, Monseigneur Gandolfi, délégué du Saint-Siège, il obtint le privilège exclusif de vacciner afin que le public ne soit pas exposé à la mauvaise foi des personnes n'ayant pas les connaissances requises.

Ce privilège du Docteur Laurella, nous apprend Michel Chebli, ne demeura pas longtemps exclusif puisqu'à partir de 1812, le Dr Joseph Bertrand procédait aussi au Liban à la vaccination antivariolique. Les chrétiens se firent vacciner en masse. Les musulmans boycottèrent la vaccination. Les inoculateurs, hommes de l'art, ne firent pas fortune : dans les campagnes, les paysans, témoins de la facilité du procédé, arrivèrent à se passer des étrangers.

## **3.2.3 Maladies de la sphère ORL**

### **3.2.3.1 L'ophtalmologie**

L'**ophtalmologie** était une spécialité bien codifiée depuis les Babyloniens puisque l'opération de la cataracte est mentionnée dans l'article 218 du Code d'Hammourabi où il est dit que si un médecin ouvre une taie avec un poinçon de bronze et qu'il crève l'œil, on lui coupera les mains. Cette ouverture de la taie avec le poinçon ne peut concerner que l'opération de la cataracte luxée ainsi dans le corps vitré. C'était l'opération de l'abaissement ou de la réclinaison encore seule employée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle de notre ère.

Ce furent surtout les ophtalmologues égyptiens qui acquirent une très haute renommée grâce à leurs connaissances dans diverses lésions oculaires. Cela, malgré ce qu'en dit Hérodote dans son passage consacré à la cécité du fils du Pharaon Sésostris : « Après dix années de cécité, lui arriva un oracle qui lui dit qu'il pourrait recouvrer la vue en baignant ses yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût approché que son mari et jamais un amant. D'abord il expérimenta l'urine de sa femme mais la vue ne lui revint pas. Alors successivement il essaya les urines de toutes les femmes de la ville. Quand la vue lui fut rendue, il réunit toutes les femmes mises à l'épreuve et les fit toutes brûler, sauf celle dont l'urine lui avait fait recouvrir la vue, et la prit pour compagne ».

Les conjonctivites avaient un traitement bien accepté aussi bien par les malades que par les praticiens : l'instillation dans les yeux de quelques gouttes de jus de pomme.

### **3.2.3.2 Les aphonies**

Les **aphonies** étaient soignées avec du chou cru consommé tel quel, ou avec du suc de chou obtenu après écrasement dans un mortier et filtration à travers une toile.

## **3.2.4 Maladies organiques**

### **3.2.4.1 Maladies cardiaques**

Quand aux **maladies cardiaques** elles étaient soignées sur les notions de bases anatomiques, venues d'Egypte : « Si l'on met les doigts sur la tête, sur la nuque, sur les mains, partout on rencontre le cœur car ses vaisseaux vont dans tous les membres et c'est pourquoi on le nomme le Centre des Vaisseaux ». Ce sont aussi les égyptiens qui ont décrit en premier

l'insuffisance coronarienne : « Si tu examines un malade du cœur souffrant de douleurs dans les deux bras, dans sa poitrine et d'un côté de l'estomac, tu peux dire que la mort le menace ».

### 3.2.4.2 Pleurésies

On traitait les **pleurésies** et les points de côté par des scarifications pratiquées sur le dos, on posait des ventouses et on donnait à boire de l'eau d'orge.

### 3.2.4.3 Maladies rénales

En ce qui concerne les **maladies rénales**, plusieurs remèdes pouvaient être envisageables (40) :

- ❖ Contre la « constipation urinaire » et pour « casser les calculs rénaux » il fallait mélanger la résine du pêcher (Figures N° 35 et 36) avec du vin rouge et en boire tous les jours jusqu'à guérison complète.
- ❖ Des cendres de scorpion ou bien des excréments brûlés de souris utilisés comme des épices dans les aliments devaient casser les calculs rénaux.
- ❖ De même que rendre en cendres un lièvre entier en le brûlant puis boire celles-ci ainsi qu'un remède complémentaire : boire les cendres des œufs de poussins.
- ❖ Prendre les sabots d'une chèvre (ou d'autres bêtes à sabots), les brûler jusqu'à obtention de cendres qu'on laissait macérer avec du vin rouge et qu'on buvait deux fois par jour et ce pendant quelques semaines.
- ❖ « Faire cuire les fruits du cyprès dans de l'eau et boire de temps en temps cette eau », ce remède pris pendant quelques semaines devait dissoudre les calculs qui s'étaient installés dans l'uretère.



Figure N° 35 : Le Pêcher. (40)



Figure N° 36 : Le Pêcher.

### 3.2.4.4 Maladies hépatiques

Au cours des **jaunisses**, on instillait dans les narines, le suc obtenu à partir du concombre sauvage, *Momordica elaterium*. Le résultat était une rhinorrhée très importante de couleur jaune, très riche en bilirubine. Très probablement, la présence d'Elatérine dans le fruit explique cette action.

Devant un **ictère catarrhal** (55), il y avait ceux qui étaient pour le régime lacté associé aux eaux alcalines, et ceux qui favorisaient les bouillons à l'orge et au riz exclusivement. Querelles au cours desquelles s'opposaient aussi, les partisans des purgatifs salins à ceux des purgatifs végétaux. Mais tout le monde était d'accord pour rétablir la perméabilité biliaire avec le salicylate de soude. Toutes ces thérapeutiques n'étaient pas trop agressives jusqu'au jour où Gerhardt proposa une approche nettement plus radicale permettant au médecin d'avoir un rôle plus positif dans le déroulement de la maladie.

Gerhardt recommanda la compression de la vésicule biliaire. Il conseillait de la saisir entre les doigts et de tenter de la vider en la repoussant vers la colonne vertébrale. « On sent que la vésicule perd de sa netteté et il se produit alors un bruit caractéristique. La percussion dénote alors que la tuméfaction de la vésicule biliaire a disparu. L'appétit revient le lendemain ». On est effaré de rencontrer souvent de pareilles attitudes agressives en parcourant les traités de thérapeutique de l'époque. Il faut dire que le terme de « iatrogénie » n'était pas encore courant.

### **3.2.5 Maladies neurologiques**

#### **3.2.5.1 L'épilepsie**

L'**Epilepsie** était sensée avoir pour causes soit le ténia, soit la syphilis héréditaire, soit l'alcoolisme. Que d'enfants n'ont-ils pas reçu des lavements d'iodure de potassium et que d'enfants n'ont-ils pas été frictionnés quotidiennement avec de l'onguent mercuriel ! On pensait sérieusement pouvoir faire avorter un accès épileptique en comprimant un membre avec un cordon ou un bracelet de fer. Certains conseillaient « la flexion énergique ou l'extension forcée du pouce ou du gros orteil ». Quand il était impossible de prévoir l'attaque on conseillait la protection de la tête d'une façon permanente avec un « bourrelet circulaire d'ouate ».

Quant à l'état de mal épileptique, désigné sous le nom de « manie épileptique », son traitement était bien codifié : ligature des membres pour soustraire à la circulation générale une certaine quantité de sang et réaliser ainsi une saignée éphémère, pose de sangsues au niveau de l'anus, de ventouses scarifiées à la nuque ou saignée à la veine médiane du bras. Si ces moyens s'avéraient insuffisants, on conseillait l'anesthésie au chloroforme à moins de pratiquer en dernière extrémité, une injection de morphine « en courant le risque de greffer sur l'épilepsie, une affection non moins redoutable : la morphinomanie ».

En 1899, Jules Voisin, neurologue réputé de Paris, proposa une approche différente : vomitifs, purgatifs et lavages d'estomac. En plus il était conseillé de plonger le malade dans un bain glacé d'où il ne fallait le retirer qu'après les premiers frissons... Vis à vis de ce traitement vigoureux, les contradicteurs furent nombreux.

### 3.2.5.2 Les névralgies sciatiques

Pour les **névralgies sciatiques** dont l'étiologie relevait du chapitre de la goutte, il y avait un traitement pratiqué au Liban et qui donnait semble-t-il des résultats tellement favorables, que le Chevalier Reynault, Consul de France à Tripoli, voulu en faire profiter le Roi de France, Louis XVIII. Il écrivit le 30 décembre 1817 au Duc de Richelieu, Ministre des Affaires Etrangères à Paris : « Un avis qui peut intéresser la santé du Roi : le remède en question consiste dans l'application du feu entre le 4<sup>ème</sup> et le 5<sup>ème</sup> petit doigt du pied. On prend de l'amadou que l'on taille en forme pyramidale, on le place entre les deux derniers orteils et on met le feu. Quand l'amadou est consumé, la peau est brûlée. On laisse la plaie ouverte une quinzaine de jours. D'après le religieux qui vient d'en faire l'épreuve, et qui est âgé de 60 ans, on ne ressent pas de douleurs après la brûlure ».

### 3.2.5.3 Les hémiplésies

Les **hémiplésies** étaient soignées avec des méthodes qui n'étaient pas très éloignées de celles des médecins de Molière (« *Clysterium donare, postea saignare, ensuite purgare* »). Le premier geste médical était l'application derrière les oreilles de sangsues fournies par le pharmacien ou plus souvent, le coiffeur. On procédait aussi à une saignée d'autant plus importante que le malade était pléthorique avec un cou court et une face congestionnée.

« Une des plus grandes causes de mortalité en Orient, est la Médecine du pays. Les docteurs arabes ne connaissent qu'un remède à tous les maux : la saignée. Aussitôt que quelqu'un craint une indisposition, on le saigne. Si le lendemain il se sent faible, on le ressaigne. Le troisième jour on le saigne encore. Le quatrième jour on continue à le saigner et le cinquième jour on l'enterre. Dieu l'a voulu » (56).

Ces flots de sang coulant pacifiquement des veines les plus congestives ne sont pas suffisants, puisque la saignée, c'est connu, a beaucoup plus de vertus « corroboratives » que « rafraîchissantes ». Il est donc impératif de recourir aussi aux lavements et aux purgatifs. Les lavements, pour être efficaces doivent consister en « clystères itératifs, insinuatifs, détersifs et carminatifs ». Quant aux purgatifs, ils doivent être, eux aussi répétés et certains médecins les

conseillaient « jusqu'à aller à la selle rouge ». Une fois les clystères, les purges et les saignées pratiqués, on appliquait des révulsifs cutanés, bottes d'ouate saupoudrées de farine de moutarde entourant les membres inférieurs. Le tout avec bien entendu, une vessie de glace sur la tête.

En cas de défaillance, on injectait par voie sous-cutanée de la caféine, de l'huile camphrée ou du sérum artificiel. On faisait tout son possible pour éviter les escarres et l'on ne pratiquait les sondages de la vessie qu'en dernière extrémité.

#### **3.2.5.4 Les céphalées**

Comment guérir une **céphalée** ? « Si un homme présente des accès répétés de céphalée, tu écrases et tu tamises un mélange en proportion égale de graines de melon sauvage, de graines de coloquinte, de graines de « langue de chien », de graines de safran, de graines de chardon, de graines d'ase fétide et de graines de vesce, tu délaies dans du vinaigre jusqu'à obtention d'une pâte molle, tu saupoudres de farine de pain grillé et de farine d'épeautre, tu étales sur une peau, tu lui rase la tête, tu appliques et il s'en sortira ».

#### **3.2.6 La fièvre**

Les **fièvres élevées** récurrentes étaient traitées soit avec des infusions de feuilles de saule, *Salix alba*, qui contiennent de la salicine une substance fébrifuge, soit plus souvent avec des infusions d'écorce de quinquina. Ces fièvres récurrentes étaient très vraisemblablement des crises de paludisme, très répandues à l'époque aussi bien en Europe que dans le Proche-Orient. Depuis longtemps les peuplades indiennes du Pérou, transformaient l'écorce de « l'arbre rouge », en une poudre qui calmait les fièvres des marais et les palpitations survenant à haute altitude. C'est en mémoire de la Comtesse de Chinchon guérie par cette poudre, que Carl Linné donnera le nom de « Cinchona » à l'arbre qui produit les fameuses écorces amères. La précieuse poudre fut apportée en Europe au XVIIe siècle par les Pères Jésuites qui en firent le commerce au prix fort, sauf à Rome où elle était distribuée gratuitement. Talbor, premier médecin de Charles II d'Angleterre, découvrit le secret de la « poudre des Jésuites » et le vendit à Louis XIV qui le fit publier.

### 3.2.7 L'Obstétrique

Les **accouchements** qui se pratiquaient à domicile, échappaient le plus souvent au corps médical. Au départ, certains principes étaient acceptés d'une manière fataliste : le rôle de la femme est de faire des enfants, et de les faire dans la douleur. Ainsi le voulait la nature et ainsi le voulait la tradition chrétienne.

Qu'une femme plus patiente ou plus heureuse que les autres réussisse à mener à bien deux ou trois accouchements et la voilà promue matrone. Pour les femmes qui l'emploient, l'accoucheuse se voit avant tout d'être disponible car la future mère a la hantise d'être seule et de ne pas disposer au moment opportun de l'assistance d'une personne compétente, adroite et douce. Et comme la fonction d'une accoucheuse est souvent très fatigante en raison des veilles et des déplacements, il faut qu'elle ait également les qualités physiques nécessaires.

Pour un accouchement, on devait s'entourer d'un maximum de précautions. La fréquence des dystocies liées aux séquelles du rachitisme chez la mère, l'enclavement de la tête du fœtus dans un bassin étroit, à moins que ce ne soit l'isolement d'un village, tout concourait aux risques parfois mortels.

A quel âge mourrait-on en accouchant ? Les jeunes épouses en mettant au monde leur premier enfant autant que les mères de 35 ans fatiguées par leurs grossesses précédentes. Le décès pouvait avoir lieu le jour même de l'accouchement et être lié à une hémorragie immédiate lorsque l'enfant ou le placenta avaient été arrachés avec trop de violence, cette hémorragie quand elle est plus étalée pouvait emporter la mère dans les jours suivants. Quand le décès avait lieu entre le 6<sup>ème</sup> et le 30<sup>ème</sup> jour, l'étiologie était presque toujours une fièvre puerpérale.

L'obstétrique était le domaine exclusif des sages-femmes. A Ougarit, des déesses, les Khotarot, ou femmes sages et intelligentes, présidaient à l'accouchement qui se faisait soit en position accroupie, soit en position assise sur deux ou trois pierres dites « pierres de mise au monde ». Ces pierres sur lesquelles la femme pouvait s'asseoir ou s'agenouiller, laissaient au-dessous d'elle un vide permettant les manœuvres obstétricales et la sortie de l'enfant. Il en est fait mention dans la Bible sous le nom de « double-meule », dans le Papyrus Westcar du Musée de Berlin ainsi que sur les stèles du Moyen-Empire.

Parfois la hardiesse de l'accoucheuse entraînait de grossières erreurs dont pâtissaient la mère et l'enfant. Une habitude répandue voulait que l'accoucheuse fasse tout pour hâter l'accouchement. Elle touchait fréquemment l'orifice de la matrice, elle tapotait, frictionnait vigoureusement de haut en bas le ventre de la mère. C'est ce qu'on appelait « travailler ».

Parfois l'enfant n'était pas mieux traité. Le cordon coupé trop court près du ventre entraînait une éventration. L'enfant pouvait aussi mourir asphyxié par un cordon entourant le cou ou comprimé au passage de la tête. Une tête enclavée, des présentations anormales laissaient la sage-femme désespérée et l'obligeaient bien malgré elle à faire appel au chirurgien, car elle avait peur qu'il ne lui ôte sa clientèle ou qu'elle paraisse ignorante devant lui.

Les sages-femmes connaissaient les limites de leurs compétences et faisaient très vite appel au médecin en cas de complications. Ainsi il est bien précisé que si une femme meurt alors qu'elle est assise sur les pierres de mise au monde, il faut, si le médecin est présent, lui apporter vite un couteau et « il incisera le ventre de la femme pour retirer l'enfant, même si c'est le jour du Sabbat ».

Enfin, même après un accouchement sans problème, les suites étaient parfois difficiles. Les hernies, les « descentes » étaient fréquentes. Les pessaires de liège ou de gomme élastique étaient mal supportés. Les délivrances laborieuses entraînaient des incontinenances d'urines. Les déchirures rendaient pénibles et dangereux les accouchements ultérieurs. Le comportement sexuel des conjoints était toujours directement affecté par un accouchement difficile : les femmes refusaient de se laisser approcher par leur mari après une délivrance dont elles étaient sorties meurtries.

Ce ne fut qu'après 1900, sur l'insistance des médecins diplômés et après une série de conférences que la position étendue fut adoptée. Jusque là, la femme se tenait assise sur une chaise d'accouchement, tout comme à l'époque phénicienne quand on utilisait les « pierres de mise au monde ». Dans chaque famille aisée, il y avait une chaise d'accouchement, souvent ouvragée et exécutée par les ébénistes en renom de l'époque. Ces chaises passaient de la mère à la fille et à toutes les accouchées de la famille. D'autres fois, la sage-femme amenait avec elle sa chaise pliante.

Au Liban, la première femme-médecin à pratiquer la gynécologie-obstétrique, fut la Dr. Halloun Sabra. On la retrouva à Beyrouth en 1889. Elle était spécialisée dans les maladies des femmes et dans l'Art obstétrical. Elle exerçait en association avec les Dr. Habib et Hanna Jabbour Honain. Il est étonnant de trouver en 1899, non seulement une femme médecin à Beyrouth, mais de plus pratiquant en « médecine de groupe ». A titre de comparaison, la première femme française à obtenir le titre de Docteur en Médecine, fut Mme Jacques Bertillon qui fut diplômée de la faculté de Paris en 1875.

Quant à savoir si de véritables césariennes avaient été pratiquées sur des femmes vivantes : il n'existe pas de description de césarienne sur femme vivante avant le XVe siècle de notre ère.

Pour les couples stériles, si de nos jours on a découvert le terme de mère-porteuse, la Bible conseillait de faire appel à une « personne génitrice ». Le mari devait avoir avec elle des rapports sexuels, mais avec l'accord de sa femme. La « personne génitrice » devait accepter de porter l'enfant 9 mois, et, le terme venu, d'accoucher assise sur les genoux de l'épouse stérile elle-même assise sur les pierres de mise au monde. Elle abandonnait alors l'enfant au couple légitime.

### 3.2.7.1 Comment connaître le sexe de l'enfant avant sa naissance ?

La curiosité des femmes aidant, les sages-femmes mettaient à leur disposition un examen facile pour prévoir le sexe de l'enfant à naître : chaque jour, la femme enceinte devait mettre dans ses urines un sachet contenant du blé et un sachet contenant de l'épeautre (l'épeautre étant une variété de blé dont le grain adhère fortement à l'enveloppe). Lorsque le blé seul germe, elle aura un garçon. Lorsque l'épeautre seul germe elle aura une fille. Si rien ne germe, elle n'aura pas d'enfant.

Ou encore, « si le mamelon gauche est plus foncé, cela est une fille, si c'est le mamelon droit, c'est un garçon. Si le sein gauche est plus grand, c'est une fille, si le sein droit est plus grand c'est un garçon ». (Yacoult Moché)

### 3.2.7.2 Quelques remèdes...



Figure N° 37 : Le Peuplier. (40)

Pour faciliter l'accouchement : « Faire sentir à la personne qui a du mal à accoucher de la fumée ou brûler des excréments de bêtes végétariennes réduits en poudre (comme le cheval) ou également des feuilles de peuplier » (Figure N° 37), ou encore « faire sentir des feuilles de framboisier, les faire bouillir, les sasser et recueillir le liquide, le boire en petite quantité pendant toute la grossesse. Cette potion aidera à la position confortable du fœtus et à un accouchement facile ». On trouve aussi « prendre des feuilles d'olivier, les faire

bouillir, les sasser et recueillir le liquide, le boire en petite quantité pendant toute la grossesse. Cette potion aidera à la position confortable du fœtus et à un accouchement facile (ma femme a utilisé ce remède pour la naissance de mon fils) » (40).

Contre l'avortement naturel : « Cueillir la racine de cotonnier, l'écraser et la mélanger avec du vin et la faire boire à la personne qui a avorté ».

Pour éviter les hémorragies après l'accouchement : la boisson d'un vin ou de l'écorce de chêne (Figure N° 38) macérée arrête les hémorragies dues aux accouchements naturels et aux fausses couches (40).



Figure N° 38 : Le Chêne.

### 3.2.8 La Chirurgie

La **chirurgie** devait comporter plus de succès, et tout particulièrement l'orthopédie. Avant toute manipulation, on pouvait obtenir une anesthésie, sinon une sédation profonde, avec un mélange d'opium et de mandragore associé à la jusquiame, tout en faisant respirer au malade du gaz carbonique obtenu par mélange dans une éponge, de vinaigre et de poudre de marbre. Pour les fractures, le chirurgien s'efforçait de former un revêtement protecteur autour du membre atteint pour le garantir contre l'extérieur, et cela après avoir remis autant que possible les fragments osseux en position correcte. Il utilisait des attelles faites de barres de bois enveloppées de toile ou de nervures de palmes, le tout fixé par des nœuds de roseaux. Il va sans dire que les résultats devaient être meilleurs aux membres supérieurs qu'à la cuisse ou la jambe.

En chirurgie, le principe était « traite par le couteau mais veille à éviter les vaisseaux sanguins, traite par le couteau et cautérise ». Les abcès étaient incisés et drainés, on utilisait des instruments en bronze ou en fer : sondes, pinces, scalpels et écarteurs. On désinfectait la plaie avec des substances aromatiques et la cautérisation se faisait au fer rouge. On réunissait les bords des plaies béantes avec des emplâtres adhésifs. Pour soulager la douleur et la réaction inflammatoire locale, on appliquait des cataplasmes à base de saule (qui contient de la salicine, antalgique et antiphlogistique). Dans les affections douloureuses prolongées, on donnait au malade du vin dans lequel on faisait macérer des graines d'encens, vieux conseil de la Médecine hébraïque.

La trépanation était pratiquée pour les « fractures du crâne sous la peau ». On trépanait aussi pour soulager les douleurs survenant après un coup sur la tête, même en l'absence

d'enfoncement ou de fracture évidente de l'os. En pareil cas, on pratiquait en une seule ou en plusieurs séances, des trous de trépan. Était-ce pour drainer un hématome ?

La trépanation était déjà connue au Proche-Orient près de 2000 ans avant Jésus-Christ. Deux modes d'interventions se rencontraient. Le plus souvent l'orifice était circulaire avec les bords en biseau, d'autres fois, mais plus rarement, l'ouverture était rectangulaire, avec des bords verticaux. Des orifices cylindriques étaient rares, mais ont été retrouvés dans une calotte crânienne découverte à Ougarit. Cette opération était pratiquée en plusieurs temps. Un ou deux orifices étaient percés totalement ou en partie pendant une séance, puis d'autres au cours de séances ultérieures séparées de plusieurs jours. Très habiles, les médecins ne lésaient jamais le cerveau. Les trous délimitaient une surface osseuse polygonale destinée à être éliminée plus tard. La présence d'un cal important autour de l'ouverture de trépan, indique que l'opéré avait longtemps survécu à l'intervention.

### **3.2.9 L'Art dentaire**

L'Art dentaire était très développé en Phénicie. Des plombages en or, des cerclages dentaires ainsi que des râteliers ingénieusement travaillés ont été retrouvés dans des crânes phéniciens. Pour la carie, considérée comme une maladie consécutive au travail d'un ver, on bourrait la cavité d'un ciment fait avec de la résine de lentisque (meské) et de la jusquiame. Des pommades dentaires étaient faites avec de la mandragore, de l'anis, des extraits de pavot ou de chanvre indien. Les abcès de la gencive étaient incisés et la rhubarbe utilisée pour les ulcères de bouche.

#### **3.2.9.1 Conclusion**

On voit donc qu'au Liban, comme partout ailleurs, la botanique occupait une place primordiale en thérapeutique. L'Emir Fakhr-el-Dine passionné de botanique entretenait chez lui un artiste français pour lui faire des dessins et croquis des végétaux poussant dans la montagne libanaise.

Toutes ces affections étaient soignées avec plus ou moins de succès mais il y en avait contre lesquelles on ne pouvait presque pas lutter et qui augmentaient les taux de morbidité et de mortalité notamment la peste.

La pratique médicale vers la fin du XIXe siècle, était basée sur les connaissances acquises dans les facultés par les médecins diplômés. Evidemment, le sens clinique, la

personnalité du médecin et son expérience, venaient au secours des armes thérapeutiques souvent aléatoires à l'époque. Le plus souvent, les meilleurs résultats étaient obtenus dans les affections bénignes, et le médecin conscient de ses limites, exagérait l'importance de toute pathologie qu'il savait pouvoir guérir.

## 4 LE SYSTEME MEDICAL AU XIX<sup>e</sup> SIECLE

### 4.1 Les Hôpitaux

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, à part les hôpitaux d'enseignement des Facultés de Médecine (Hôpital du Sacré-Coeur, Hôpital St Georges, Hôpital Johanniter), il n'y avait au Liban que quelques centres hospitaliers dignes de ce nom.

**L'Hôpital Militaire Turc** avait été fondé en 1851 et occupait l'emplacement de l'Ecole des Beaux-arts près de l'ancien Palais de Justice face au Grand Sérail. Sa direction avait été confiée au Dr. Ibrahim Najjar qui après avoir terminé ses études à Kasr el-Aïni avait été se perfectionner à Constantinople. Il avait été nommé Médecin-Chef de cet hôpital qui avait 250 lits dont 50 de médecine, 20 pour les affections vénériennes, 12 pour les maladies de la peau. Pendant la Grande Guerre, l'hôpital sera converti en baraquements militaires.

**L'Hôpital Al-Hamidi.** De 1903 à 1908 deux grands bâtiments furent construits à Joumeyzet el-Yamine : une Ecole des Arts et Métiers qui donnera son nom au quartier et un hôpital qui sera baptisé « Al-Hamidi ». Après 1918, ce centre deviendra l'hôpital du Secours Libanais.

**L'Hôpital d'Asfourieh.** Le missionnaire suisse Théophile Waldmeier qui avait fondé la Mission des Quakers à Broumana, commença en 1896 la construction d'un hôpital psychiatrique à Asfourieh. Cette réalisation vit le jour en 1900.

**L'Hôpital Saint Charles Borromée.** Une mission catholique allemande après avoir ouvert un dispensaire près de l'Hôtel Bassoul à Zeitouné, acheta la maison des Parodi près du Collège de La Salle et y fonda un hôpital en 1908.

**Le Kennedy Memorial Hospital d'El-Mina** avait été fondé en 1883 par une Mission Presbytérienne à Tripoli. Les étudiants de l'Ecole Américaine de Médecine y seront tous les étés.

**L'Hôpital National** verra le jour en 1906 toujours à Tripoli sur la colline El-Koubbé.

En 1909, la Société Grecque-Orthodoxe de Bienfaisance ouvrit un **petit hôpital à El-Mina** qui sera transformé en 1914 par la municipalité en Centre de Lutte Anti-Vénérienne.

**L'Hôpital d'Amchit** a été fondé en 1857 par la famille Zakhia. Deux années plus tard, grâce à un legs de Jabbour Toubia Chalhoub Kassab, l'hôpital sera agrandi et consacré au traitement gratuit des malades nécessiteux.

## ***4.2 Les Pharmacies***

Les **Pharmacies** existaient depuis longtemps à Beyrouth, puisque déjà en 1839, Blondel parle d'un pharmacien diplômé ayant une officine en ville : « On compte plusieurs pharmacies dont l'une d'elles est assez bien fournie de médicaments frais et de bonne qualité. Les préparations sont dirigées avec le soin nécessaire par le chef qui a fait ses études en Europe ».

Mais il y avait toujours eu des commerçants ou des praticiens qui, de père en fils, comme les Dabbous, conseillaient et vendaient herbes, pommades, poudres et mixtures. Ces Saydalani » seront bientôt fortement concurrencés par les pharmaciens diplômés, les « Ajzaji ». Ce terme de « Ajzaji » n'est plus utilisé de nos jours, bien que « Ajzakhana » continue encore à désigner la pharmacie.

Le nouveau pharmacien diplômé, le Ajzaji, avait son savoir provenant des bancs des facultés, il importait et vendait des médicaments européens, il mettait au point des formules de potions et de pommades dont certaines portaient le label du nom de famille et dont le succès était attesté par leur vente au cours des ans (pommade Baroody, Potion Berty...). Cela n'empêchait pas certains Ajzajis de faire un peu comme les Saydalanis, et de vendre des herbes et des poudres folkloriques réclamées par la clientèle. D'autre part, découvrant les mérites de la publicité, certains vendaient dans les journaux les mérites des produits qu'ils importaient. « Pain Killer est un médicament fort réputé en Amérique et en Europe pour guérir les maux de tête habituels et ceux dus au mal de mer. Pain Killer soigne également les indigestions, la diarrhée, les rhumatismes, les brûlures et les maux de dents ». « Achetez le médaillon électro- magnétique Coralus, il guérit toutes les maladies nerveuses quand on le porte sur la poitrine. Ce fameux médaillon a obtenu cinquante mille prix ».

Autour de 1900, on comptait à Beyrouth une vingtaine de pharmacies tenues par des pharmaciens diplômés. **Annexe 3**

## ***4.3 Les Dentistes***

Les Dentistes diplômés installés à Beyrouth en 1889 étaient au nombre de 7 seulement. Tout comme les pharmaciens, les dentistes s'adonnaient à une publicité relativement « sauvage ». Dans l'Annuaire de Beyrouth de 1889 on trouve une page entière consacrée à la publicité dentaire, elle est encadrée par un dentier, des molaires, des daviers et

on peut lire l'annonce suivante : « Nous avons découvert après de longues recherches un médicament très efficace pour les douleurs dentaires les plus aigues. Il donne d'excellents résultats en particulier dans les affections dentaires consécutives à la syphilis et aux maladies rhumatismales. Nous annonçons d'autre part que toute personne qui viendrait nous visiter pourra se rendre compte de l'excellent travail que nous faisons soit pour remplacer une seule dent soit pour faire un râtelier permettant une bonne mastication, garanti contre la casse et n'empêchant pas une bonne élocution.

Note de la rédaction : nous annonçons avec joie que ces deux médecins sont diplômés d'Athènes, ville où ils ont maîtrisé l'Art Dentaire. Ils pratiquent avec habileté, doigté et expérience et ils ont consacré un temps spécial pour le traitement gratuit des malades pauvres. Ils n'attendent de Dieu que la récompense qu'ils méritent ».

Ou encore cette annonce relativement plus discrète : « J'annonce au respecté public que j'ai récemment ramené d'Europe tout ce qui a été nouvellement inventé pour la fabrication des dents. Que ceux qui veulent faire poser des dentiers ou une seule dent, s'adressent à moi. Le travail sera parfait. On peut manger sur les nouvelles dents toutes sortes d'aliments et personne ne pourra distinguer entre la vraie et la fausse dent. »

#### ***4.4 Les Médecins***

Les médecins vont eux aussi découvrir la publicité qui les fera connaître ou qui augmentera leur clientèle. S'il n'y a aucune honte à annoncer une nouvelle installation, rien n'empêche de vanter les mérites d'un traitement ou de faire étalage de générosité en précisant les horaires des consultations gratuites : « Nous annonçons au public qu'après avoir étudié la Médecine, la Chirurgie et les Maladies des femmes, et après avoir exercé pendant 6 années à Londres, nous sommes rentrés dans notre pays et avons ouvert une clinique dans la maison de Mr Nasrallah Ghodressi à la Route de Damas. Nous sommes assistés d'une femme-médecin qui a fait aussi ses études à Londres et qui nous aide à examiner les dames qui n'autorisent pas un homme à les examiner. »

« Il est apparu après expérience que le traitement avec le « 606 » guérit totalement la syphilis. Que ceux qui en sont atteints, s'adressent au Docteur Sameh Fakhoury qui les soignera selon les méthodes modernes sans douleur et sans arrêt de travail. La syphilis se guérit aussi avec le « 914 » qui est une grande découverte et qui guérit la maladie en une semaine. De plus, ce produit guérit aussi toutes les maladies des voies urinaires selon les méthodes modernes appliquées à Paris. »

« Le Docteur Yorgaki Effendi Touma Teresi a l'honneur d'annoncer au public que les pauvres ou ceux qui sont munis d'un billet signé par un prêtre seront reçus gratuitement les mercredis et les samedis de 2h du matin à 4h du matin. »

Si l'intention est bonne, on peut tout au plus s'étonner de l'horaire assez décourageant et peu généreux de ces consultations gratuites.

La reconnaissance du malade s'exprime par la voie de la presse, ce qui contribue au prestige du médecin :

« Nous avons reçu une lettre de Mr. Yousef Pharaon. Il nous indique que sa femme étant depuis longtemps malade, plus il la faisait soigner et plus son cas s'aggravait jusqu'au jour où elle fut traitée par le Dr. Hassan Efendi el-Ajami. Elle fut alors guérie. Cette information est publiée pour le remercier. »

#### **Annexe 4**

### ***4.5 L'Hygiène***

En 1916, les Ottomans désignèrent un directeur de l'hygiène auquel revient le mérite d'avoir fondé au Liban la première organisation d'hygiène. Cette organisation répondait aux vœux d'un grand nombre de médecins libanais.

De nombreux traités grecs sur l'hygiène exigent des exercices physiques, mais ceux-ci présupposent l'existence d'institutions comme le gymnase ou la palestine. Les auteurs arabes exigent les mêmes exercices, parfois décrits dans les moindres détails, alors que, dans la ville islamique, il n'y avait ni palestine ni gymnase et que l'on ne pouvait pratiquer de gymnastique ! Malgré cela, les livres de médecine insistent toujours longuement sur l'exercice physique. En revanche, quand les auteurs de traités sur l'hygiène exigeaient que l'on se rendît aux thermes, cette prescription pouvait être suivie dans les pays islamiques parce que les thermes antiques y avaient été fidèlement copiés et y restent en usage en tant que « bains turcs » aujourd'hui encore (57).

#### **4.5.1.1 Le régime alimentaire**

Le **régime alimentaire** du phénicien était très varié. Le pain était fait à partir d'une pâte grossière contenant une grande quantité de son, de brins de paille et de fragments de blé ou d'orge. Les repas comportaient toujours une bouillie dont la plus fameuse était la « Puls Punica » : on faisait bien tremper dans l'eau 500 grammes de semoule, puis on ajoutait 1500

grammes de fromage frais, un quart de kilo de miel et un œuf. On faisait cuire le tout à feu doux. Une autre bouillie phénicienne était obtenue avec une poudre jaunâtre faite avec du lait caillé et de la semoule de blé, ce qui est l'actuel « kechek » (8).

Les viandes de mouton, de chèvre ou de boeuf (à l'exception du porc) étaient servies grillées ou accommodées avec une sauce sucrée au miel ou aux fruits frais. Toute viande pouvant être conservée longtemps par cuisson dans sa propre graisse en y ajoutant beaucoup de sel. Les animaux de basse-cour et le gibier (oiseaux, gazelles) étaient très prisés, tout comme les poissons qui servaient aussi à la préparation du célèbre condiment phénicien exporté à prix d'or dans tout le pourtour méditerranéen : le Garum phénicien ou liqueur de poisson.

Pour préparer le Garum, on mettait au fond d'une jarre un tapis d'herbes odorantes (coriandre, fenouil, menthe, serpolet et origan), puis une couche de poissons gras découpés en morceaux (anguilles, sardines) et une épaisseur de deux doigts de sel. On continuait à remplir la jarre en alternant ces trois couches d'herbes, de poissons et de sel. On fermait la jarre et on laissait reposer 7 jours en l'honneur des 7 planètes qui régissent l'univers. Puis on remuait ce mélange tous les jours pendant 20 jours.

La « Sublime liqueur » qui s'écoulait alors de la jarre, comme de l'huile, était le premier jus, le Garum vierge, dont la petite amphore de six litres était vendue à Rome à plus de 6000 sesterces, alors que le prix d'un esclave en bonne santé, ne dépassait jamais 2000 sesterces. Les gourmets et les gens riches pouvaient s'offrir le Garum phénicien qui ne doit pas être confondu avec le Garum romain de mauvaise qualité obtenu par macération de fretin à demi-décomposé. Le Garum était utilisé comme condiment avec les oeufs, salades et divers plats à base de viande.

On consommait en Phénicie beaucoup de légumes soit en salades assaisonnées avec de l'huile, du vinaigre, de l'ail, du Garum, soit en plats de résistance sous forme de purées (lentilles). Les olives conservées dans de l'eau de mer étaient consommées avec du fromage, du lait caillé ou avec du labné préparé comme de nos jours.

Les boissons étaient représentées par l'eau, le vin et la bière d'orge. D'ailleurs, le vin et les autres boissons fermentées furent mis à la mode par les phéniciens chez tous les peuples de la Méditerranée : Oïnos, Nektar (vin parfumé de plantes aromatiques, équivalent au vermouth) et Massikos étaient exportés et représentaient un grand commerce (58).

Enfin, les fruits étaient consommés frais ou sous forme séchée et conservés sous une épaisse couche de cire ou d'argile. Les pâtisseries étaient confectionnées avec du miel et on prenait soin de décorer les spécialités avec des moules en terre cuite ayant diverses formes.

## 5 CONCLUSION

### **L'influence de la Médecine Arabe sur l'Occident**

*Comment se faisait-il qu'à l'époque des Croisades, il y avait une telle différence entre la Médecine occidentale et la Médecine arabe ?*

Au Moyen-âge, la Médecine en Europe était considérée comme une branche de la culture générale, tout comme la philosophie et la théologie. L'Eglise détenait dans les couvents tout le savoir de l'époque c'est à dire les manuscrits latins, vestiges de la culture antique, « sélectionnant ceux qui paraissaient en harmonie avec la foi, et ensevelissant prudemment les autres au fond de l'oubli » (4). L'enseignement était donné à des jeunes gens susceptibles de rentrer plus tard dans les Ordres, et seuls ces clercs savaient lire, écrire et recopier les manuscrits latins. Les textes grecs étaient souvent ignorés, faute de connaître cette langue devenue morte. Comme on étudiait les œuvres d'Aristote pour la Philosophie, et celles de St Thomas d'Aquin pour la Théologie, on apprenait en particulier Galien pour tout ce qui avait rapport à la Médecine. Jusqu'au Xe siècle, les écrits des auteurs anciens étaient pour la plupart tombés dans l'oubli en Occident.

*Comment s'est produite la rencontre entre les médecines arabe et occidentale ?*

Les premières traductions latines médiévales de certains traités de Galien n'existaient plus qu'en de rares endroits. Pour le reste, on se fiait à des compilations générales sur l'anatomie humaine.

Vers le milieu de XIe siècle, l'intervention de Constantin l'Africain changea radicalement la situation. Ce qu'on en dit généralement comporte des traits légendaires et ne serait considéré comme historiquement fiable.

Constantin aurait vu le jour à Tunis au début du XIe siècle. A quarante ans, dit-on, il se rendit en Italie, peut être en tant que marchand. Après avoir vu l'état pitoyable de la médecine là-bas, il rentra à Tunis pour étudier la médecine pendant trois ans puis s'installa en Italie. Il se convertit au christianisme et devint moine au monastère bénédictin du Mont-Cassin où il passa le reste de sa vie à traduire les ouvrages arabes qu'il avait apportés avec lui. Il mourut au Mont-Cassin en 1087 (4).

Constantin traduisit en latin les plus importants des ouvrages médicaux arabes qui étaient apparus avant le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et qui circulèrent ensuite pour la plupart sous son propre nom, comme si lui-même en était l'auteur. Ces traductions sont difficiles à comprendre parce qu'elles sont trop littérales et qu'elles conservent les termes techniques arabes. Il est pourtant certain que l'école de Salerne fut redynamisée et au-delà, la médecine européenne fut influencée et fécondée grâce à lui.

En 1085, Tolède fut reprise par les chrétiens mais beaucoup d'arabes et de juifs arabophones restèrent sous l'autorité chrétienne. En 1125, Raymond de Sauvetât devint archevêque de Tolède. Il réalisa que Tolède offrait des possibilités de traduction des ouvrages scientifiques arabes en latin et la ville devint bientôt le centre d'où la science arabe fut transmise à l'Occident.

En 1150, Gérard de Crémone, né en 1117 à Crémone en Lombardie, vint à Tolède pour étudier des textes arabes, particulièrement l'Almageste de Ptolémée. Il traduisit également de grands ouvrages de médecine, dont Avicenne. Près d'une centaine d'ouvrages lui sont attribués, mais ils ne peuvent assurément tous provenir de sa plume. Toutes les traductions d'auteurs inconnus furent attribuées à leurs traducteurs célèbres.

Ces traductions des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ont posé les bases de l'« arabisme » dans la médecine Occidentale. Ce courant fut dominant pendant des siècles et ne s'inversa qu'à l'époque moderne après de longues controverses. Pendant longtemps, la règle voulait que « celui qui souhaitait être un bon médecin fût d'abord un bon avicenniste ».

Ce ne fut qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que le grand changement eut lieu. Antoine Barthélémy Clot, né à Grenoble en 1793, fit beaucoup pour introduire la médecine scientifique en Egypte. En 1820, il devint docteur en médecine à Montpellier et, en 1823, docteur en chirurgie. En 1825, il fut nommé chirurgien en chef de l'armée égyptienne. Vers 1828 il fonda à Abû Za'bal, près du Caire, une école médicale qui fut ensuite agrandie pour englober des sections pharmaceutiques et vétérinaires ainsi qu'une salle d'obstétrique. L'école fut transférée au Caire en 1837. D'autres professeurs français y enseignaient ainsi que des italiens et des allemands. Clot réalisa d'importantes opérations chirurgicales dont il rendait compte dans de nombreux articles, mais il avait du mal à obtenir l'autorisation de disséquer des cadavres.

Depuis cette période jusqu'à nos jours, la situation dans les pays islamiques est caractérisée par la coexistence de la médecine traditionnelle et de la médecine européenne moderne.

Aujourd'hui encore en Inde la médecine dite Unâni, c'est-à-dire la médecine grecque transmise par les sources arabes et persanes, est pratiquée à côté de la médecine ayurvédique et de la médecine européenne moderne.

## 6 Bibliographie

1. Carte Phénicie. [En ligne] <http://www.pheniciens.com>.
2. Memo - Le site de l'Histoire. [En ligne] <http://www.memo.fr>.
3. **Testard-Vaillant, P.** *De Sumer à Babylone - Mésopotamie*. s.l. : Les Cahiers de Science et Vie N°116, 2010.
4. **Ullmann, M.** *La Médecine Islamique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995.
5. **Akkaoui, Dr Ribah Khedr.** *Précis de l'Histoire de la Médecine chez les arabes*. Beyrouth : Dar Almanahel, 1995.
6. Médecins du Grand Maghreb - Lumières. [En ligne] <http://www.histoirepharmacie.free.fr>.
7. **Sournia, J-C.** *Médecins Arabes Anciens \* Xe et XI e siècles*. Paris : Imprimerie Boudin, 1986.
8. **Khoury, R.** *La Médecin au Liban de la Phénicie à nos jours*. Beyrouth : Editions Beyrouth, 1987.
9. **Chabas, F.** *Voyage d'un Egyptien en Syrie, Phénicie et Palestine au XIVE siècle avant notre ère*. Paris : Maisonneuve et C° Libraires, 1866.
10. **Salamé-Sarkis, H.** *Le Proche-Orient ancien. Egypte et Mésopotamie*. Beyrouth : Editions Universitaires du Liban, 1985.
11. **Bordreuil, P.** *Le dieu Echmoun dans la région d'Amrit*. s.l. : Studiae Phoenicia, 1984. Vol. N° 3.
12. **Rey-Coquais, J-P.** *Arados et sa Pérée aux époques grecque, romaine et byzantine*. Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1974.
13. **Dunand, M et Salamé-Sarkis, H.** *Echmoun. Encyclopedia Arabica*. Beyrouth : F.E.Boustany Editeur, 1982.
14. **Darembert, C et Saglio, E.** *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*. Paris : Librairie Hachette, 1887. Tome 1. 2e partie.
15. **Maury, A.** *Notes sur quelques villes romaines de l'Algérie*. s.l. : Revue Archéologique, 1849. Vol. VI.
16. **Giot, S.** *Les divinités guérisseuses méditerranéennes de l'Antiquité*. Paris-Sud : Thèse Médecine, 1973.
17. **Baissette, G.** *La Médecine chez les Grecs. Histoire Générale de la Médecine*. Paris : Albin Michel Ed, 1936.
18. **Major, R.H.** *A History of Medicine*. Springfield, Illinois : Charles Thomas Publisher, 1954.
19. **Bariety, M et Coury, C.** *Histoire de la Médecine*. Paris : Fayard Ed, 1963.
20. **Reiner, E.** *Akkadian Treaties from Syria and Assyria. Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament*. Princeton University : James Prichard Ed, 1969.
21. **Geiger, A.** *Syrie et Liban*. Grenoble : B. Arthaud, 1932.
22. **Jidejian, N.** *Sidon through the Ages*. . Beyrouth : Dar el-Machreq Publishers, 1971.
23. **Renan, E.** *Mission de Phénicie*. Paris : Imprimerie Impériale, 1864.
24. **Lortet, L.** *La Syrie d'aujourd'hui. Voyages dans la Phénicie, le Liban et la Judée*. s.l. : Librairie Hachette et C°. Pans , 1884.
25. **Macridy, T.C.** *Le Temple d'Echmoun à Sidon. Fouilles du Musée Impérial Ottoman*. Paris : Librairie Victor Lecoffre, 1904.

26. **Haussoulier, B et Ingholt, H.** *Inscriptions grecques de Syrie, N° 3, Sidon. Panakeia dans le Temple d'Echmoun.* s.l. : Syria V, 1924.
27. **Dunand, M.** *Rapport préliminaire sur les fouilles de Sidon, 1963-1964.* s.l. : Bulletin du Musée de Beyrouth. XIX., 1966.
28. —. *La Source d'Ydlal dans le Temple d'Echmoun à Sidon.* s.l. : Mélanges de l'Université St. Joseph. Tom L, 1984.
29. **Assaf, C.** *Eléments de Médecine Phénicienne.* Paris : Thèse Médecine, 1972.
30. **Will-Durant.** *Histoire de la Civilisation. La Jude, La Perse et l'Inde.* Lausanne : Société Coopérative Editions Rencontres, 1962.
31. **Jonckheere, F.** *Le Papyrus Médical Chester Beatty. Médecine Egyptienne, N° 2.* Bruxelles : Fondation Egyptologique de la Reine Elisabeth, 1947.
32. **Chami, J.M.** *De la Phénicie.* Beyrouth : Librairie du Liban, 1967 .
33. **Béjottes, L.** *Le Livre Sacré de l'Hermès Trismégiste et ses Trente Six Herbes Magiques.* Paris : Trois-Mondes Ed, 1974.
34. Ail. [En ligne] <http://www.lepetitherboriste.net>.
35. **Campbell, T.** *Assyrian Medical Texts.* London : s.n., 1934.
36. Absinthe. [En ligne] <http://www.lepetitherboriste.net>.
37. Aloès. [En ligne] <http://www.grannymed.com>.
38. Anis. [En ligne] <http://fr.academic.ru>.
39. Anacarde. [En ligne] <http://www.larousse.fr>.
40. **Lustig, D.** *Médecines Naturelles par les Sages de la Kabbala et les Anciens Physiciens.* Tel-Aviv : Barazani et Fils.
41. Fenouil. [En ligne] <http://www.toildepices.com>.
42. Benjoin. [En ligne] <http://www.oracliange.com>.
43. Rose. [En ligne] <http://www.anniesremedy.com/images>.
44. Figuier. [En ligne] <http://fr.academic.ru>.
45. Pavot. [En ligne] <http://botanical.com>.
46. Jusquiame. [En ligne] <http://impgc.com>.
47. Myrrhe. [En ligne] <http://bodegaforte.com>.
48. Oignon. [En ligne] <http://upload.wikimedia.org/wikipedia>.
49. Rue. [En ligne] [http://www.gfmer.ch/TMCAM/Atlas\\_medicinal\\_plants/Images](http://www.gfmer.ch/TMCAM/Atlas_medicinal_plants/Images).
50. Thériaque. [En ligne] <http://www.jesuiscultive.com>.
51. **Lefèvre, H.** *La Fièvre dite Typhoïde est-elle une fièvre ?* Paris : Labé Editeur, 1851.
52. **Libermann, H.** *Des Complications de la Fièvre Typoïde et particulièrement dans le Traitement par les Bains Froids.* Paris : F. Malteste Editeur, 1877.
53. **Moignet, A.** *Contribution à l'Etude du Traitement des Méningites aiguës Syphilitiques.* Paris : Thèse Médecine, 1908.
54. **Lesage, A.** *La Méningite Tuberculeuse de l'Enfant.* Paris : Masson Edit, 1919.
55. **Coffin, A.J.** *Botanic Guide to Health and the Natural Pathology of Diseases.* London : Candwell. 38th edition, 1866.
56. **Lockroy, E.** *Voyage en Syrie. Mission de M. Renan en Phénicie.* « Le Tour du Monde ». 1863.
57. *Les premiers médecins libanais : la santé et l'hygiène publique au Mont-Liban en 1914 .* [En ligne] <http://emilebitar.tripod.com>.
58. **Le Coz, R.** *Les Chrétiens dans la Médecine Arabe.* Paris : L'Harmattan, 2006.
59. Chanvre Indien. [En ligne] <http://c0.img.v4.skyrock.net>.

## 7 Annexes

### Annexe 1

« Au premier mois, quand le fœtus n'est qu'une goutte sans forme, il est sous la domination de Saturne dont la nature est froide et sèche. Pour cette raison, la goutte n'a ni perception sensorielle ni mouvement. Au deuxième mois, il est sous l'influence de Jupiter dont la nature est chaude et humide. Il commence alors à grandir et à se former une masse de chair. Si c'est un garçon, sa couleur est blanche et sa forme ronde ; si c'est une fille, sa couleur est rouge et sa forme celle d'une banane. Au troisième mois, Mars qui est chaud et sec exerce son influence. A ce stade, les nerfs et le sang apparaissent dans la masse de chair. Le Soleil, également chaud et sec, détermine le quatrième mois quand le fœtus commence à bouger. Lorsqu'au cinquième mois la froide Vénus exerce son influence, le cerveau, les os et la peau se forment. Mercure, relativement chaud et sec, influence le développement au sixième mois, quand la langue et l'ouïe se développent. Au septième mois, le fœtus se trouve sous l'emprise de la Lune dont les attributs sont les mouvements vifs. L'enfant est alors complètement formé et pousse vers l'extérieur. S'il naît effectivement ce mois-là, il peut vivre et grandir parce qu'il a connu l'influence des sept planètes dans leur intégralité. Toutefois, s'il reste dans l'utérus, il se retrouve au huitième mois sous l'influence de Saturne qui est froid et sec. Cela le calme, le rend même malade, de sorte que, s'il naît alors, il ne peut vivre. Mais au neuvième mois Jupiter qui apporte la vie et la croissance, domine de nouveau. Si l'enfant naît alors, il vivra et c'est également vrai au dixième mois. »

L'explication du pourquoi un enfant de huit mois est incapable de vivre, est selon Hippocrate, dans son *De octimestri partu*, qu'il traverse au huitième mois un processus de transformation qui l'affaiblit et l'empêche de survivre s'il naît alors.

## **Annexe 2**

« Les quatre premières années de la vie d'un enfant sont déterminées par la Lune froide et humide, dont la sphère est la plus proche de notre terre. Pour cette raison, le petit enfant est faible, fragile, stupide et ne peut manger que peu. Ces quatre années correspondent aux quatre éléments. Les dix années suivantes forment la deuxième période de la vie, sous la domination de Mercure dont la sphère se trouve au-dessus de celle de la Lune. Durant cette période, l'enfant montre des signes d'attention, de réflexion et un pouvoir de discrimination, de sorte qu'il peut effectuer ses premiers pas dans les sciences. L'enfance se termine à l'âge de quatorze ans. Vénus, la planète située au-delà, gouverne les huit années suivantes au cours desquelles surviennent la puberté et le désir de rapports sexuels, pendant lesquelles aussi l'adolescent doit apprendre la maîtrise de soi. Suivent alors, en tant que quatrième période de la vie, dix-neuf années sous la domination du Soleil, une période qui va de vingt deux à quarante et un an. Là, l'ambition, le désir de renommée et une attitude sérieuse envers la vie se font sentir. Il s'agit du milieu de la vie, qui coïncide avec la place intermédiaire occupée par le Soleil entre les planètes subsolaires et transsolaires. Dans la cinquième période de la vie, qui dure jusqu'à la fin de la cinquante sixième année, Mars règne. L'individu court après les possessions terrestres, s'inquiète et travaille. Les douze années suivantes, c'est-à-dire de la cinquante sixième à la soixante huitième année de vie, appartiennent à Jupiter. L'âge commence alors à se faire sentir, l'individu prend du recul par rapport à ses efforts terrestres, il pense aux valeurs éthiques et à la vie après la mort. La septième période de la vie, qui dure trente ans, jusqu'à la fin de la quatre vingt dix-huitième année de la vie, se trouve cette fois sous la domination de Saturne qui tourne dans la plus haute sphère. L'individu perd sa force, sa fraîcheur, son espoir, ses désirs ; il est malade et décrépit ; son corps devient froid. S'il survit à cet âge, il retombe sous l'influence de la Lune et devient puéril comme un enfant. »

**Annexe 3** : Les pharmacies à Beyrouth en 1900.

Pharmacie Al-Amaanat (Badih Effendi Chemli)  
 Pharmacie Al-Asouliat (Haimari Effendi)  
 Pharmacie Al-Charkiyat (Boutros Effendi Checrallah)  
 Pharmacie Al-Fransawiya (Gerios Effendi Checrallah)  
 Pharmacie Al-Hikmat (Abdelkader Effendi Tayara)  
 Pharmacie Al-Hilal (Salim Effendi Fakhoury)  
 Pharmacie Al-Istikamat (Mosbah Effendi Al-Jamal)  
 Pharmacie St Joseph (Khaled Effendi El-Khazen)  
 Pharmacie Al-Mashrak (Moustafa Effendi Kaddoura)  
 Pharmacie Al-Osmaniyat (Iskandar Effendi El-Helou)  
 Pharmacie Aoun (Gergi Tannous Effendi Aoun)  
 Pharmacie Baroody (Mrad Effendi Barrody)  
 Pharmacie Chabtini (Khalil Effendi Chabtini)  
 Pharmacie Fakhoury (Mohamed Effendi Fakhoury)  
 Pharmacie Halmari (Massoud Effendi Haimari)  
 Pharmacie du Liban (Malha Effendi et Arab Effendi)  
 Pharmacie Nahoul (Daoud Effendi Nahoul)  
 Pharmacie Parisienne (Jamil Effendi Ramadan et Nagib Ghodressei)  
 Pharmacie Prussienne  
 Pharmacie Tabet (Elias Nehmé Tabet)  
 Pharmacie Wataniat (Amin Effendi Fakhoury)  
 Pharmacie Yammine et Sourati

A la montagne :

Pharmacies AmIn Abou-Khaled (Bhamdoun)  
 Pharmacie Meihem Effendi Mousse sati (Zahlé)  
 Pharmacie Ghostine Effendi Moussa Saadé (Ehden)  
 Pharmacie Lahoud Effendi Nohra Labaki (Baabdat)  
 Pharmacie Boulos Effendi Saadé (Ehden)

Pharmacie Nasif Hanna Aad (Hammana)

Pharmacie Mansour Effendi Baroody (Souk El-Gharb).

**Annexe 4 :** Médecins titulaires du Diplôme Ottoman de Médecine et exerçant à Beyrouth au début du XXe siècle.

Elias Effendi Aad (Hammana)

Mikhael Effendi Abou-Khaled (Bhamdoun)

Tanios Effendi Abou-Nader (Baskinta)

Checri Effendi Baroody (Aley)

Khalil Abdo Effendi Bedran (Wadi-Chahrour)

Georges Effendi Baz (Gbeil)

Rachid Effendi Checrallah (Baabda)

Abdallah Effendi Choucair (Choueifat)

Yousef Effendi Chouéri (Antélias)

Najib Effendi El-Dayeh (Ehden)

Boulos Effendi Frangieh (Ehden)

Cheikh Amin Gemayel (Bickfaya)

Ibrahim Effendi Haddad (Obaïdieh)

Loutfallah Effendi Haddad (Beit-Mery)

César Effendi Hayeck (Bechmezzine)

Khalil Effendi Hayeck (Bechmezzine)

Isber Effendi (Kin Ounoub)

Yousef Moussa Effendi Jreissati (Zahlé)

Antoine Bey Khairallah (Jeran)

Alfred Bey Khoury (Beyrouth)

Mikhael Maroun Effendi (Khayyat)

Farès Effendi Mallat (Baabda)

Daoud Effendi Mechaka

Antonios Effendi Menassah (Broumana)

Bechara Effendi Menassah (Antélias)

Yousef Effendi Mezher (Beiteddine)

Yousef Effendi Mouawad (Chyah)

Ibrahim Effendi Moukarzel (Aïn Aar)

Habib Bey Nassif (Jezzine)

Habib Effendi Saad

Antoine Effendi Saleh (Hadeth)

Assaad Effendi Salim (E1-Berj)

Daoud Effendi Salim (Jbah e1-Chouf)

Salim Effendi Salim (Kfarchima)

Yousef Effendi Salim (Jbah el-Chouf)

Mahfouz Effendi Taleb (Amioun)

Nasib Boutros Effendi Tebcherani (Choueir)

**POUVREAU Marie-Laure**

**Titre de la thèse : DE LA PHENICIE AU LIBAN, HISTOIRE DE LA MEDECINE ET  
UTILISATION DES PLANTES**

---

**Résumé de la thèse :**

La Médecine en Phénicie ne peut être envisagée que comme un amalgame entre une part phénicienne originale et des apports extérieurs des peuples ayant transité par ce territoire ou qui s'y sont installés. De la Phénicie au Liban, qui étaient les médecins phéniciens ? Nous verrons l'importance de la place de la religion et de l'astrologie liées à la médecine, et la pratique des cliniciens plus ou moins diplômés. Comment se soignaient les Phéniciens ? Nous parcourrons les principales plantes qu'ils utilisaient ainsi que les remèdes des maladies les plus courantes. Puis nous aborderons le système médical au XIXe siècle et enfin nous conclurons sur l'influence de la Médecine Arabe sur l'Occident.

---

**MOTS CLES : HISTOIRE – MEDECINE – PHENICIE – LIBAN**

---

**JURY**

**PRESIDENT :** M. Christian MERLE, Professeur de Pharmacie Galénique  
Faculté de Pharmacie de Nantes

**ASSESEURS :** M. Olivier GROVEL, Maître de Conférence de Pharmacognosie  
Faculté de Pharmacie de Nantes

M. Hamzé JEZZINE, Docteur en Pharmacie  
28 rue Gaston Dolbeau 85710 BOIS DE CENE

---

**Adresse de l'auteur : 10 rue de la Motte, 85710 BOIS DE CENE**